alors d'autre refuge que la tente du prince Malik qui continuait à lui donner des marques d'amitié. Il vient donc le trouver et lui raconte ce qui venait de lui arriver, comment il avait puni Zajir de l'avoir fait battre par son père ; mais il se garda bien de lui parler d'Ibla, et ne prononça pas même son nom, qui resta dans son cœur. Le prince après lui avoir reproché avec douceur la violence de ses premiers mouvemens, le rassura, dissipa ses craintes, et lui promit d'obtenir son pardon : à cet effet, il le laissa dans sa tente, et vint sur-le-champ à celle de Rebia, mais il n'y trouva que ses femmes et sa famille, et il apprit qu'il venait de se rendre au palais du roi : il y courut aussitôt, et la fortune le servit au-delà même

Le lendemain, un messager du roi Zoheïr vint trouver Shedad et lui dit : noble chef, le roi vous engage à venir le trouver avec vos frères, prenez vos armes, car il médite une entreprise importante : il veut attaquer la tribu de Temeem, envahir son pays et ravager ses terres : Shedad assembla aussitôt ses frères et tous leurs serviteurs, et s'adressant à Antar, il lui dit : demain nous nous mettons en marche pour nous rendre auprès du roi ; il ne restera plus de guerriers dans nos habitations ; je commets donc à ta garde nos tentes, nos maisons et nos femmes ; mais quand tu mèneras nos troupeaux aux pâturages, ne t'avance pas trop loin dans le désert et sur les montagnes. Soyez parfaitement tranquille sur tout ce

que vous me confiez, lui répondit Antar, s'il s'en perd la moindre chose, je consens à rester le reste de mes jours dans l'esclavage : Shedad le remercia avec bonté, et lui promit à son retour un cheval de noble race. Le matin tous les guerriers, armés de leurs épées et de leurs javelots, ayant Zoheïr à leur tête, partirent avec l'ardeur d'un lion qui vient de découvrir dans la plaine un paisible troupeau.

Il ne restait plus dans la tribu d'Abs que des enfans, des femmes et des esclaves : Semeeah, femme de Shedad, donna une fête magnifique sur les bords du lac de Zatool-Irsad : on tua des brebis, le vin, le lait et l'hydromel coulèrent en abondance, et les jeunes filles se mirent à danser au son de leurs instrumens.

NADDOK

LE NOIR,

OU

Le Brigand de Norwège.



IMPRIMERIE DE GUEFFIER,
rue Guénégaud, n° 31

NADDOK

LE NOIR,

OU

Le Brigand de Norwège.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

DE E. F. VAN DER VELDE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHEZ PIGOREAU, LIBRAIRE,

PLACE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, N°. 22.

1826.

NADDOK
LE NOIR,

OU

Le Brigand de Norwège.

CHAPITRE PREMIER.

Dans la petite chambre voûtée, à fenêtre grillée, qu'habitait alors Gortz, se trouvait sa pauvre fille. Pâle et abattue par le chagrin, elle appuyait sa tête fatiguée sur l'épaule d'Arwed assis auprès d'elle.

Le jeune homme considérait avec douleur la petite table et le banc de bois, seuls meubles de

l'unique petite chambre qui formait la demeure du premier ministre, naguères si riche et si puissant. Ils furent interrompus dans leur sombre silence par le bruit de plusieurs personnes qui s'approchaient ; la porte s'ouvrit, et le vénérable Gortz, sortant du milieu d'un nombreux groupe de soldats, entra dans la chambre. Le lieutenant-géhéral Rank et le pasteur Conradi le suivaient. Un greffier ferma la porte, tira sa montre, et resta sur le seuil. Le geolier en dehors poussa les verroux.

Géorgine se précipita vers son père en jetant des cris de douleur, et pressa avec force contre ses lèvres ses mains enchaînées.

« Voilà donc ma fille chérie! dit tendrement le vieillard. Un rayon de soleil après un jour orageux; Dieu sait tout compenser. Mais ne pleure pas ainsi, ma fille, tes larmes m'émeuvent trop fortement et j'ai besoin de repos. Je suis fatigué de corps et d'âme; six heures d'interrogatoire que je viens de supporter debout, m'ont exténué.

— Comment? dit vivement Arwed, ils ne vous ont pas fait asseoir?

— J'avais prié qu'on me le permît, répondit Gortz en se laissant tomber sur son banc; mais ces Messieurs ont décidé qu'un homme comme moi n'était pas fait pour s'asseoir devant eux. Leurs expressions furent

encore plus dures que leur défense. Au reste, laissons cela; que fait ta sœur, Géorgine? je crains qu'elle ne soit malade, puisque tu ne l'as pas amenée.

— La permission n'indiquait qu'Arwed et moi. On n'a pas voulu permettre à l'enfant d'entrer, et j'a été forcée de la renvoyer.

— On est bien sévère à mon égard, pendant qu'on se permet tout contre moi. L'interrogatoire d'aujourd'hui l'a bien prouvé!

— J'espère, mon vieil ami, dit Rank ému, que la commission vous a accordé tous les moyens de défense que les lois admettent?

— Je n'ai pas seulement obtenu communication de l'acte

d'accusation. J'ai demandé qu'on ne précipitât pas ainsi mon procès, qu'on m'autorisât à me défendre par écrit, tout a été rejeté. Le droit même de me choisir un défenseur, ce droit que l'on accorde à un assassin, m'a été refusé.

— Cela est sans exemple, s'écria Rank indigné, il est impossible que la reine le souffre, ne serait-ce que par respect pour son propre honneur. J'en parlerai au prince.

— Mon bon Rank, dit Gortz en lui tendant la main avec un sourire de reconnaissance, ne vous compromettez pas par amitié pour moi; il n'est plus possible de me sauver. Du moment où mon roi a perdu la vie, ma mort

a été arrêtée. La Suède a soif de mon sang, il faut qu'il soit répandu. Cette certitude a aussi son avantage, elle m'épargne les douleurs de l'espérance déçue, et me donne le calme de la résignation.

— O mon père! » sanglota Géorgine, qui, anéantie par ses souffrances, était tombée à ses pieds et appuyait sa tête sur ses genoux.

« Bonne, excellente fille! dit Gortz en relevant doucement la tête de Géorgine, et en la fixant avec une tendresse paternelle, tu ressembles à ta mère. Il faut que je te regarde bien, afin que tes traits chéris se gravent dans ma mémoire et ne puissent s'en effacer; car on ne m'accordera

assurément pas souvent la même grâce qu'aujourd'hui.

—Je n'ai pu arracher le consentement de Ribbing que pour cette unique entrevue, dit Rank tristement ; mais on vous accordera sans doute encore un instant pour faire vos adieux à votre famille. »

Pendant ce temps, Gortz baisait les yeux noyés de larmes de son inconsolable fille. Mais enfin la douleur paternelle l'emporta. « C'en est trop, s'écria-t-il en s'élançant de son siége, ces émotions sont trop violentes, je ne saurais les supporter plus longtemps. » Il se promena à grands pas dans la chambre.

«J'ai pourtant éprouvé un moment de satisfaction, dit-il pour

changer le cours de ses pensées. Dans ces pénibles heures tout paraissait se réunir pour m'accabler : mon accusateur, à l'effet de prouver que je calomniais les employés subalternes auprès du roi, lisait une de mes lettres à Charles XII, dans laquelle je me plaignais des négligences d'un grand prévôt et provoquais sa destitution. Après avoir achevé ce passage, il s'arrêta ; je priai qu'on le fît continuer : la Commission y consentit, et Fehmann fut obligé de lire la suite, dans laquelle je le représentais au roi comme un homme probe, rempli de talens, et le recommandais vivement pour l'emploi qu'il occupe.

— Et le misérable n'est point

tombé à vos pieds, déchiré par la honte et le remords ?

—Mon bon capitaine, répondit Gortz, les ennemis qui s'acharnent à ma perte sont si bien d'accord avec eux-mêmes, qu'une semblable bagatelle ne les ébranle point.

— Ne puis-je donc rien, absolument rien faire pour vous? dit douloureusement Géorgine. Je veux me rendre, avec Magdeleine, chez tous vos juges, embrasser leurs genoux et leur demander grâce. Les cris et les pleurs d'enfans que l'on veut rendre orphelins, attendriront peut-être ces inhumains.

— Je te le défends. De fidèles amis ont employé tous les moyens de salut possibles, leurs efforts

ont été vains. Vous ne pouvez me sauver, et ne devez pas vous avilir inutilement. »

Dans ce moment, le greffier cria de la porte, en montrant sa montre : « Le temps est écoulé !

— Dieu ! le temps est déjà écoulé ! j'avais tant de choses à vous dire et à vous demander, mon père ; mais mes terribles angoisses ont tout effacé de ma mémoire. N'avez-vous rien à m'ordonner, mon père ?

— La reine, dit Gortz en souriant, m'a soulagé des embarras que ma fortune m'aurait occasionés. Mon palais est pillé, ma fortune entière est mise sous le sequestre, et probablement tout sera confisqué au profit du trésor royal. Tu apprendras le reste par

mon testament, que j'espère achever aujourd'hui.

— Et vous n'avez rien d'autre à me recommander? » s'écria Géorgine suffoquée par les pleurs et se penchant à son cou.

« Nous nous reverrons encore une fois avant ma dernière heure, répondit Gortz d'une voix tremblante; maintenant, laisse-moi, ma fille. »

Il s'arracha doucement de ses bras, et s'approcha de sa fenêtre grillée, cachant son visage de ses mains.

« Mon père! » cria Géorgine en s'élançant sur lui et en le serrant de nouveau dans ses bras.

« Vraiment, il y a déjà deux minutes de plus, votre excellence, dit le greffier en présentant sa

montre d'un air important au lieutenant-général Rank ; un plus long retard me compromettrait.

— Emmenez-la, s'écria Gortz en remettant Géorgine dans les bras d'Arwed. Obéis, ma fille. » et Arwed emporta la jeune fille évanouie.

CHAPITRE II.

La Diète s'était rassemblée dans la résidence. Tous les membres se rendaient dans le lieu de leur réunion au palais des chevaliers. Comtes, barons, chevaliers, la basse noblesse et les notables du royaume allaient donner leurs voix dans le *Pleno*-

Plenorum. Arwed traversait tristement à cheval cette foule nombreuse de voitures et de peuple qui comblait la place des chevaliers. Il s'arrêta devant la statue du grand Gustave-Wasa qui orne la place. « Que ne vis-tu encore, noble héros ! soupira-t-il ; la volonté cruelle du vassal n'oserait, sous ton régne, se parer de la robe d'honneur de la justice. » Il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval ; et, comme s'il voulait échapper à la douleur qui le poursuivait partout, il franchit au grand galop la distance qui le séparait du Blasius-Holm, et se rendit chez Géorgine. A la porte, il rencontra le pasteur Conradi, dont l'air content l'é-

tonna. Ils entrèrent ensemble chez la jeune infortunée.

« Ma sœur prie dans sa chambre, dit tout bas la petite Magdeleine; il ne faut pas l'interrompre.

— Que Dieu exauce la prière de la pieuse vierge, dit Conradi. Depuis hier une légère étincelle d'espoir luit à mes yeux.

— D'espoir? demanda Arwed avec humeur. Vous avez vu la figure froide, vindicative et fausse, de la reine, et vous rêvez encore l'espérance!

— Oui, si Ulrique reste reine, Gortz est perdu; mais elle n'a encore été reconnue que par le sénat et la noblesse, et jusqu'à ce qu'elle le soit par la diète

tout peut changer. J'en causai hier avec son excellence le conseiller royal comte Tessin, qui est assez bien disposé en faveur de notre pauvre ami. La reine a commis une grande faute politique. Elle s'est désignée, dans la convocation des États, comme reine héréditaire; ce titre a déplu à bien des gens. Le sénat a aussi été très-vivement blâmé sur sa précipitation à reconnaître ce droit d'hérédité. Le peuple murmure, et à la dernière séance du sénat, le président, comte Horn, a positivement exigé de la reine qu'elle abandonnerait le partage des prérogatives royales aux États. Son consentement à cet article peut seul lui assurer la

couronne, qui, sans cela, est perdue pour elle.

— Reine héréditaire ou élective, qu'importe? c'est toujours la même chose.

— Pas pour les États, encore moins pour la reine. Un souverain héréditaire n'est redevable de sa couronne qu'à Dieu et à ses ancêtres : un souverain électif est la créature des électeurs et dépend d'eux.

— Et quand Ulrique tiendrait à ce droit, qu'en adviendrait-il?

— Alors, elle pourrait bien, par cette obstination, porter les États à peser ses droits et ceux du duc de Holstein, et dans ce cas, la balance pencherait infailliblement pour celui-ci.

— Cela même ne sauverait pas le baron. Qu'attendre d'un prince assez bas pour livrer son fidèle ministre à la rage de ses ennemis afin de se les attacher?

— Peut-être aussi le trône serait-il déclaré vacant. et on nommerait un régent. C'est à quoi travaillent nombre de grands personnages; dans tous les cas, il y aurait un bouleversement qui ne pourrait qu'être favorable à Gortz.

— J'en doute. Les partis désunis se réuniraient toujours dans une haine commune contre l'étranger dont ils ont juré la mort. Il est pour eux l'ennemi public, et leur volonté sera toujours une pour le perdre.

— Vous renversez cruellement tous mes raisonnemens.

— Et, du reste, toutes vos conjectures se fondent sur la persuasion où vous êtes que la princesse tiendra à son titre de reine héréditaire; mais elle n'y tiendra plus aussitôt qu'elle verra que la couronne est à ce prix, et elle se déclarera reine élective, ou reine par grâce, ou n'importe sous quelque qualification que ses fidèles États voudront la désigner.

— Vous pensez?

— N'a-t-elle pas déjà fait le sacrifice de son autorité? Celle qui se laisse déguiser en poupée royale que l'on pare d'un sceptre et d'une couronne les jours d'apparat pour prouver au peuple

crédule qu'il a une reine; celle qui peut se résigner à jouer ce triste rôle, ne s'entêtera pas sur quelques points peu importans: le titre de reine lui reste, et c'est assez pour satisfaire la vanité de la femme.

— Ne détruis donc pas avec tant de cruauté mes dernières espérances, Arwed, dit Géorgine qui entrait en cet instant. Aujourd'hui, pour la première fois depuis long-temps, j'ai goûté un instant de joie en écoutant les nouvelles du bon Conradi, et ton incrédulité a déchiré mon cœur.

Ne perdez pas courage, baronne. Laissons le capitaine abandonner, s'il veut, l'espérance, et tenons-nous ferme à

cette ancre pendant la tempête. Que seulement le *Plenum plenorum* s'assemble, et le comte pourra changer d'avis.

— En ce cas, notre différend sera bientôt jugé. Le *Plenum plenorum* est assemblé; plaise à Dieu que sa décision me condamne !

— Quoi ! déjà ! Je croyais qu'aujourd'hui l'on ne ferait qu'examiner les pouvoirs et remplir les autres formalités préliminaires?

— Tout cela est terminé; et je sais, à n'en pouvoir douter, par le secrétaire de mon père, que c'est aujourd'hui même que la diète prononce.

— Alors le comte Tessin n'a pas agi envers moi comme un homme d'honneur. Il paraît qu'il

a voulu m'endormir, et apprendre de moi les moyens que je voulais employer encore. Cette conduite est odieuse, elle est celle d'un traître; et lorsque le lion veut ruser comme le renard, il n'est plus qu'un animal ordinaire. »

Un long silence suivit; tous se taisaient et s'abandonnaient à leurs sombres réflexions. Géorgine appuyait sa tête sur le dos de son fauteuil, et l'agitation de son sein prouvait la violence de ses émotions. Arwed, debout, les bras croisés, considérait la jeune fille avec amour et pitié. La petite Magdeleine, qui ne sentait pas l'importance de cet instant, jouait avec le nœud de son épée. Conradi s'était approché de

la fenêtre et écoutait attentivement.

« Ne vous semble-t-il pas entendre dans le lointain le son des cloches ? demanda Arwed en s'approchant de la croisée. Le son se fit entendre plus distinctement ?

« Ce sont les cloches de Saint-Jacques, s'écria Géorgine avec agitation. Que signifie ce bruit inaccoutumé, à une heure semblable?

— Il signifie quelque chose de bien bon ou de bien mauvais, dit Conradi. Je pense que les États ont prononcé, et que ces sons proclament leur choix.

— Arwed! soupira Géorgine en fixant des regards supplians sur le jeune homme.

— Je vais à la ville chercher des nouvelles. Dieu veuille que je vous en apporte de bonnes! »

Il s'élança à cheval, se dirigeant à toute bride vers la ville. Toutes les tours retentissaient du son bruyant des cloches; les rues étaient remplies d'une foule joyeuse. Un peuple innombrable se pressait sur la place des chevaliers, et des milliers de mains étaient étendues vers le palais des Chevaliers. « Le moment décisif est arrivé, se dit Arwed. » Il descendit de cheval, jeta les brides à son valet, et s'efforça de pénétrer jusqu'à la porte du palais.

Le brillant équipage du duc de Holstein y était arrêté. Assis au fond de sa voiture, le prince jetait, sur les fenêtres de la salle

des séances de la diète, des regards sombres où se peignait l'indignation d'un orgueil blessé. Un vieillard en uniforme de général du Holstein sortit tristement du palais.

« Eh bien, Baner? s'écria le duc en l'apercevant et en poussant avec impatience la portière.

— Tous mes efforts ont été vains, répondit celui-ci en s'approchant. Je n'ai pu seulement parvenir à lire votre protestation.

— Suède! Suède! à laquelle j'ai tout sacrifié, est-ce ainsi que tu me témoignes ta reconnaissance? Il tira vivement le général dans la voiture, ferma lui-même la portière, et s'écria : «Partons!» Et la voiture s'éloigna avec rapidité.

Tout-à-coup les trompettes retentirent du haut des balcons. Le président comte Horn parut entouré du conseil d'État. « Silence, dit-il en faisant un signe de sa main. Silence! répéta la foule, et un profond silence suivit.

« Suédois libres, cria alors un héraut, le Conseil d'État et les États de ce royaume, usant du droit qui leur appartient, lorsque le trône vient à vaquer sans héritiers directs, ont élu, pour reine de Suède et de Gothland, la sœur de notre roi défunt, son altesse royale la Landgrave Ulrique Éléonore de Hesse. Cette princesse magnanime a renoncé à la puissance royale absolue, et nous déclarons ici traître au roi et ennemi de l'État quiconque,

par des moyens secrets ou à force ouverte, voudrait rétablir la puissance royale illimitée. Que Dieu conserve la reine Ulrique Éléonore! »

Les joyeuses clameurs du peuple se mêlèrent au bruit des trompettes, et de toutes parts volèrent les chapeaux et les bonnets.

« Tout est perdu! » se dit Arwed désespéré, et il traversa la foule heurtant avec fureur tout ce qui s'opposait à son passage.

CHAPITRE III.

Le premier février 1719, le lieutenant-général Rank entra dans la prison de l'infortuné Gortz.

« Je vous amène un suppliant, mon ami, dit Rank avec un triste sourire. Le capitaine n'a cessé d'obséder son altesse royale le prince de Hesse pour obtenir un nouvel entretien avec vous. Il a une grande grâce à vous demander, et je vous donne ma parole qu'il a bien mérité que vous la lui accordiez. Il s'est attiré la haine de tous les nobles Suédois par la chaleur qu'il a mise à votre

défense, et s'il pouvait racheter votre vie aux dépens de tout son sang, je suis convaincu qu'il le ferait avec joie.

—Bon jeune homme, dit Gortz ému, en tendant la main à Arwed, puisse la grâce que vous avez à me demander s'accorder avec l'accomplissement de mes devoirs!

—Vous connaissez mon amour pour votre fille, mon père, dit Arwed en pressant la main du vieillard sur son cœur, accordez votre bénédiction à notre union!

— Je le craignais! soupira Gortz. Cette persévérance dans les circonstances présentes vous fait honneur; mais je ne puis donner mon consentement.

— Oh! rétractez ces cruelles

paroles! Vous-même venez de m'appeler bon, Dieu m'est témoin que je le suis; votre fille m'aime, et votre roi m'avait promis, le jour même de sa mort, de couronner nos vœux.

— Je sais tout cela; mais je ne puis changer ma décision.

— Vous détestez en moi le Suédois: mais, hélas! je n'ose vous blâmer de ce sentiment.

— N'avez-vous pas plus de confiance dans le père de votre bien-aimée? Je ne vois en vous qu'un homme que j'estime et que j'aime, et ma fille pourra vous dire que je ne m'opposais pas à votre union à l'époque où j'étais encore au faîte des grandeurs. Mais, que dirait le monde, si je faisais votre malheur par mon

consentement à votre union avec la fille d'un malheureux que votre père haît, et qui, d'un seul mot, va perdre l'honneur et la vie? Quand mon sort sera terminé, si la passion de ma fille l'emporte sur cette puissante considération, qu'elle obéisse à l'impulsion de son cœur. Je ne le lui conseillerai jamais, mais je ne le lui défendrai pas non plus, et là-haut je prierai Dieu avec ferveur, afin qu'il vous rende heureux, et qu'il vous sauve des regrets qu'entraîne toujours à sa suite une démarche aussi inconsidérée.

Ah! cela ne peut me suffire! L'excessive délicatesse de Géorgine lui a déjà suggéré tous ces scrupules, et je viens pour vous

conjurer de m'accorder une intercession nécessaire à mon bonheur.

— Ma fille pense comme une Gortz doit penser. Il est noble de votre part d'insister; ne nous enviez pas la noblesse du refus.

—Vous ne faites pas seulement mon malheur, ce qui serait de peu de conséquence; mais vous causerez aussi celui de votre fille. Absorbée par les douleurs que lui cause sa tendresse filiale, elle ne sent plus à présent la force de son amour. Elle peut renoncer à moi, mais jamais m'oublier.

—La certitude d'avoir rempli ses devoirs fait supporter les chagrins avec courage, mon fils; brisons là-dessus.

— Vous déchirez mon cœur!

dit Rank les yeux mouillés de pleurs. Mais je vous remercie de cette douleur. Il est doux de voir l'homme vertueux lutter contre des peines non méritées, lorsqu'il sort victorieux de ce combat. »

Dans ce moment, le bruit des clefs se fit entendre, la porte tourna sur ses gonds rouillés, et l'on vit entrer, avec un maintien orgueilleux et un visage jaune, sur lequel étaient empreintes de profondes traces d'humeur et de souffrances physiques, le chef de la Justice de Stockholm, Hylter, orateur des notables de la Diète et membre de la commission d'enquête. Son greffier, chargé de paperasses, le suivait. Sans le moindre signe de politesse il commença ainsi d'un ton rude:

«Gortz, je suis chargé de vous notifier le jugement de la commission d'enquête, écoutez-le avec le respect convenable à un criminel.

—Il le faut bien, » dit Gortz avec amertume, en faisant résonner ses chaînes. Il se leva, Hilter prit des mains de son greffier une grande feuille de parchemin cacheté.

« Faut-il nous retirer, M. le commissaire? » demanda le lieutenant-général Rank.

«Vous pouvez rester, Monsieur, répondit sèchement Hylter; les crimes de cet homme sont publics, sa punition le sera; et, lorsque la justice a pour elle l'opinion générale, elle ne doit pas craindre la publicité.

— La commission royale, commença-t-il à lire d'une voix claire et perçante, après avoir examiné avec soin l'accusation criminelle dirigée par le juge supérieur Fehmann contre Gortz, et pesé avec impartialité la défense de celui-ci.

— Sans consentir à ce que je me défendisse par écrit, » interrompit Gortz.

« A reconnu que toutes les actions de Gortz, depuis son arrivée dans le royaume, n'ont tendu qu'à discréditer les subalternes dans l'esprit du roi.

—*Toutes!* qui dit trop ne dit rien.

— Qu'il représentait comme mal intentionnées et suspectes les personnes qui ne voulaient point

contribuer à l'avantage public.

— Comment cela peut-il jamais être considéré comme un délit?

— Qu'il cherchait à bannir de la confiance du roi les sénateurs et les autres fidèles conseillers, et à les éloigner de toutes les affaires, afin que tout ne passât que par ses mains, ce qui est contre les priviléges et statuts de ce royaume.

— J'étais le ministre d'un souverain absolu; comment puis-je être responsable des volontés de ce génie despotique?

— Que de plus il a conçu et mis à exécution des plans de finances tendant à ruiner le peuple....

— Les papiers et autres signes



monétaires avaient déjà cours avant moi.

— Qu'enfin, d'après ses propres lettres, il n'a cessé de fomenter la guerre et de mettre ainsi l'état dans unc situation embarrassante et dangereuse.

— Qui ose soutenir une semblable calomnie ? s'écria Gortz hors de lui. Depuis quatorze ans la Suède était en guerre, et depuis six ans ses guerres étaient malheureuses, lorsque Charles XII me força d'accepter le ministère. Depuis cette époque tous mes efforts ont eu pour objet d'éteindre le feu qui consumait ce pays. Une paix glorieuse avec son plus puissant ennemi était, grâce à mes soins, prête à être cimentée, lorsque la mort

du roi est venue tout changer.

— Gortz, vous semblez entièrement oublier que vous êtes ici pour écouter, non pour parler.

— Continuez donc, répondit Gortz en surmontant avec peine son indignation ; je ne vous interromprai plus.

— Comme tous ces griefs ont été suffisamment prouvés, nous ne ferons pas mention d'autres crimes dont Gortz s'est rendu coupable dans son administration, crimes que des raisons secrètes ne permettent pas de mettre au jour, mais qui prouvent clairement que Gortz est la cause unique de tous les malheurs qui accablent ce pays. Pour ces crimes, qu'elle croit ne devoir pas indiquer, comme pour

ceux ci-dessus spécifiés, la commission royale a trouvé juste de punir Gortz, qui, par l'acceptation de ses emplois, est devenu sujet du royaume, et dont l'impunité serait d'un funeste exemple. Elle ordonne en conséquence que ce criminel aura la tête tranchée sur l'échafaud, et qu'il sera inhumé au lieu même de l'exécution. »

— Quel jugement!.... allait s'écrier Arwed; mais Rank lui posa doucement la main sur la bouche.

Gortz avait écouté la fin de l'acte, haussant les épaules. C'est, dit-il, sous tous les rapports, un jugement inique, pêchant par les formes, injuste, révoltant. Les accusations qui le composent

sont faibles ou fausses. Mais ce qui est sans exemple, c'est que l'on me punisse pour de prétendus crimes que l'on ne désigne pas. Les membres bien intentionnés de la commission n'auraient pas dû souffrir ces taches déshonorantes pour eux.

— Je ne suis pas ici pour écouter vos chicanes, répliqua Hylter piqué. La sentence de la commission est sans appel, et sera mise à exécution aussitôt qu'elle aura été approuvée par les États et le Conseil-d'État, et confirmée par la reine.

— Je m'attendais à tout, et le faible doit se soumettre avec résignation à la force, qui, hélas! l'emporte partout sur le droit. L'on a entièrement passé

sous silence ma gestion des finances du royaume : je conjure seulement que l'on présente mes comptes aux États, afin que le public sache que j'ai gouverné les finances en honnête homme. Si cette grâce m'est aussi refusée, j'attends au moins de la justice des États, qu'ils ne demanderont jamais compte à mes héritiers de choses dont ils ne peuvent avoir aucune connaissance.

— Je doute que ces demandes vous soient accordées; cependant j'en ferai mention. Je vous conseille, en attendant, de vous préparer à la mort.

— Malheur à moi! si ma vie entière n'avait été une préparation à la mort! Je vous remercie

de votre conseil; que mon sang ne retombe pas sur vous! »

Hylter sortit avec embarras et précipitation. Rank tomba dans les bras de son ami en sanglotant. Arwed mit un genou en terre, et, s'emparant de la main du vieillard, il dit: « Mon père, accordez-moi votre fille pour épouse. Elle a besoin, dans sa terrible position, d'une puissante protection, et je me sens assez de force pour la lui garantir.

— Quoi! encore dans ce moment, cœur noble et généreux? s'écria Gortz en serrant le jeune homme sur son sein. Plus que jamais je dois répondre par un *non* décisif. Le dernier rejeton d'une illustre famille ne peut

s'allier à la fille d'un criminel d'État, déshonoré par un jugement qui le prive d'une sépulture honorable. »

Sa voix s'éteignit, suffoquée par la douleur. Arwed se releva désespéré. « Ne puis-je donc rien faire pour vous? » demanda Rank avec agitation.

« Il est impossible de me sauver, et depuis long-temps je suis résigné à mourir. Mais le déshonneur d'une exécution publique, mais le déshonneur qui doit s'étendre sur ma sépulture, m'accable, moins pour moi que pour mes pauvres enfans et mon innocente famille. Voulez-vous me rendre le dernier service d'un ami? intercédez auprès de la

reine afin que je reçoive la mort dans l'intérieur de la prison, et un tombeau sans honte.

— Je vais de suite parler au prince. Il n'a jamais été votre ennemi ; la reine l'aime avec une tendresse que l'on n'attendrait pas d'un cœur si dur. J'espère vous obtenir cette triste faveur.

— Je me jeterai aux pieds de mon père, dit Arwed, et je ne lui laisserai pas un instant de repos, qu'il ne m'ait promis d'appuyer votre dernier vœux. Dieu ! quelle douleur de ne pouvoir vous sauver ! Ce honteux jugement est pour moi une preuve irrécusable de votre innocence. Que votre sang retombe sur la tête de vos misérables meurtriers ! »

Il se précipita hors de la prison. Gortz, resté seul, joignit les mains, leva les yeux vers le ciel et pria avec ferveur.

CHAPITRE IV.

Le douze mars, toute la ville de Stockholm était dans une agitation extraordinaire. Les rues aboutissantes à la place de l'exécution affluaient de curieux. Une foule nombreuse de cavaliers et de piétons se rassemblait près de l'hôtel-de-ville du Sudermalm, devant la grande porte duquel se trouvait la voiture de Gortz.

Arwed entra dans la prison,

soutenant la tremblante Géorgine, qui tenait par la main la petite Magdeleine en pleurs. Le lieutenant-général Rank s'y trouvait seul, assis devant une table couverte de papiers; il en tenait un qu'il lisait avec attendrissement.

« Ah! c'est vous, capitaine? dit-il en serrant la main d'Arwed; et, regardant les jeunes filles, il ajouta avec un profond soupir : Ces pauvres enfans!

— Où est mon père? » demanda Géorgine d'une voix mourante, en se laissant tomber sur le banc.

« Dans l'autre pièce avec Conradi, » répondit Rank.

« Que lisiez-vous là, général? demanda Arwed sans aucun in-

térêt, et uniquement pour interrompre ce pénible silence.

—Le testament de notre ami, répondit Rank en lui donnant le papier; il l'a écrit lui-même. »

A ces mots, Géorgine s'était élancée de son siége; s'appuyant sur le bras d'Arwed, elle voulut lire avec lui.

« Lis haut, dit-elle; mes yeux sont couverts d'un nuage épais; je ne saurais distinguer les lettres.

— Cela ne te fera-t-il pas trop de mal? » dit Arwed avec une tendre sollicitude.

—Je suis ici pour prendre congé de mon père, dont la tête va tomber sous la hache du bourreau. Quelle autre douleur pourrais-je craindre encore? »

Arwed lut en retenant ses larmes avec peine.

« A la veille de conclure un traité de paix glorieux, mon héros périt, la royauté avec lui. Dieu veuille qu'il n'arrive pis! Je meurs aussi; c'est toujours mourir en magnifique compagnie, quand on meurt avec son roi et la royauté!

— Les débris d'un royaume, dit Géorgine, forment en effet un glorieux mausolée pour un grand homme; mais qu'est-ce qui consolera ses enfans?

— *Mors regis*, acheva Arwed, *fidesque in regem et ducem, mors mea.*

— Cela veut dire? demanda Géorgine.

— *La mort du roi, et ma fidélité*

pour lui et pour le duc, voilà les causes de ma mort. »

Géorgine retomba dans les bras d'Arwed en fondant en larmes.

Dans cet instant Gortz entra avec un visage serein; Conradi le suivait en pleurant. « Mon père! s'écrièrent les jeunes filles en se précipitant dans ses bras.

— Mes bons et chers enfans! dit-il en les serrant sur sa poitrine et en les embrassant tendrement toutes deux.

— Si certain cœur de diamant était ici, dit Arwed à Conradi, cet aspect ne pourrait certes manquer de l'attendrir.

— Je remercie Dieu de ce que la reine n'y est pas, répondit Conradi, elle resterait inflexible,

et sa responsabilité devant Dieu n'en serait que plus forte. »

La porte extérieure du cachot s'ouvrit : le colonel Baumgardt entra d'un pas rapide et d'un air sévère. Le chef de la justice de Stochkolm, Hylter, le suivait, plus pâle encore que la première fois, et s'appuyant sur son greffier. Les pièces qui précédaient la chambre de Gortz étaient remplies de grenadiers.

« Gortz, il est temps, prononça Baumgardt d'un ton rude.

— Mon père, donnez-nous votre bénédiction, dit Géorgine en s'agenouillant devant son père avec la petite Madeleine.

— Que la vertu la plus pure soit toujours le mobile et la règle de votre conduite, dit Gortz

d'une voix étouffée, en posant ses mains sur le front de ses enfans, afin que je puisse là-haut me réjouir avec votre mère, lorsqu'un jour vous me rejoindrez, et dire avec joie à Dieu : Mon père, me voilà, et voici les enfans que tu m'as donnés dans ta bonté.

— Amen! dit Conradi en s'avançant vers la porte.

— Je vous remercie de votre amitié, dit Gortz en serrant dans ses bras Rank et Arwed; il suivit le digne pasteur.

— Maintenant partons, s'écria Géorgine hors d'elle, en saisissant les mains d'Arwed et de Madeleine, pour que nous arrivions encore avant lui.

— Tu ne pourras le suppor-

ter, dit Arwed avec inquiétude.

— Et si je mourais avec lui, quelle mort délicieuse!

Gortz entendit ce dialogue, et se tournant encore une fois vers ses enfans : « Vous allez, leur dit-il d'un ton décidé, retourner directement chez vous.

— Mon père! s'écria douloureusement Géorgine, que je vous revoie encore une fois!

— Obéis aux derniers ordres de ton père, mon enfant. Veux-tu, par mes angoisses pour toi, rattacher mon âme à cette terre de douleur, tandis qu'elle s'élance déjà avec joie pour se réunir à son immortel sauveur? Gyllenstierna, ramenez mes filles chez elles.

— Partons, dit Baumgardt.

— Que Dieu vous protège, vous que j'ai tant aimées! dit Gortz d'une voix forte en sortant.

CHAPITRE V.

Neuf jours s'étaient écoulés depuis que la terre ennemie avait bu le noble sang de l'étranger. Le soir répandait ses ombres légères, toutes les cloches retentissaient, et le canon du Ritterholm célébrait les funérailles du héros royal qui dans cet instant allait rejoindre ses ancêtres. Arwed entrait chez Géorgine. Il la trouva en habits de voyage, ainsi que la petite Madeleine et

la seule femme de chambre qu'elles eussent conservée.

« Je te remercie de ton exactitude, cher Arwed. Tu vas me rendre le dernier service que j'exigerai de toi. Il n'est pas sans danger; mais je te connais, et je te le demande avec assurance.

— Tout pour toi, ma Géorgine!

— Suis-moi : dans la douloureuse route que je vais parcourir j'ai besoin de la protection d'un homme ferme. Si le ciel bénit notre entreprise, nous serons bientôt de retour, et puis nous abandonnerons cet affreux pays. »

Elle prit le bras d'Arwed et se dirigea vers le port. Un bateau rempli des domestiques Holstei-

nois de Gortz les attendait. On força de rames, et le bateau vola sur le lac paisible. Géorgine assise sur le pont, enveloppée dans son manteau, considérait d'un air sombre les étoiles qui brillaient çà et là dans l'obscurité naissante.

« Quelles sont tes intentions, Géorgine? demanda enfin Arwed inquiet.

— Maintenant tu le sauras. Je vais dérober les restes inanimés de mon père à cet ingrat pays qui ne doit pas les posséder.

— Pour Dieu! chère Géorgine, tu exposes tes jours!

— Je ne pense pas. La curiosité rassemble tout Stockholm au convoi du roi, et j'espère achever mon entreprise sans être

aperçue. Qu'importe d'ailleurs ma triste existence? je l'expose avec joie pour accomplir un devoir. Si tu crains pour la tienne, désigne l'endroit où tu veux que je te fasse mettre à terre.

— Tu m'offenses sans que je l'aie mérité. Et quand la justice ferait attacher mon nom sur l'echafaud auquel nous voulons arracher sa victime, je te suis partout. Je ne suis tourmenté que pour toi : quand tout réussirait au gré de nos désirs, quel affreux moment à supporter à ton âge! tu y succomberas!

— Ah! cher Arwed, j'ai depuis peu de temps vécu bien longtemps, et un grand malheur inspire de l'énergie. Ne cherche pas à ébranler ma résolution.

Ils se turent, et le voyage continua avec rapidité et silence; enfin ils abordèrent et descendirent.

Deux valets se chargèrent d'une litière qui se trouvait au fond du bateau, les autres suivaient portant des pelles et des pioches. « Reste ici, mon amie, dit Arwed, je surveillerai les ouvriers et t'épargnerai ce tourment.

— « Non. Il faut que tout s'accomplisse; mais tu m'accompagneras, afin que je sois soutenue par ta main chérie, si le corps est plus faible que la volonté. »

Le cortége funèbre avança doucement, càché par les ténèbres d'une nuit obscure. Tout-à-coup

ils s'arrêtèrent en frissonnant, et le haut et terrible échafaud parut devant eux.

« C'est ici, dit à voix basse un valet, en indiquant le lieu de la sépulture.

« C'est donc ici! » sanglota Géorgine; et tombant à genoux, elle baisa avec tendresse et respect cette terre sacrée pour elle.

« A l'ouvrage, fidèles serviteurs, » dit-elle en se relevant. Tous se mirent au travail avec ardeur, et bientôt le cercueil noir fut découvert : deux valets descendirent dans la fosse, dégagèrent les anses, et la bière fut lentement soulevée et déposée sur la litière. Pendant ce temps Géorgine prosternée priait avec ferveur. La litière s'éloigna, et

Arwed suivit, soutenant la jeune fille chancelante. Le cercueil fut porté dans le bateau, qui s'éloigna aussitôt.

« Nous avons réussi, » dit Géorgine d'une voix oppressée, en serrant la main d'Arwed avec un mouvement convulsif. « Je te rends grâce. »

— « Et maintenant ? »

« Tu l'apprendras bientôt, » répondit Géorgine, et elle garda un pénible silence jusqu'au moment où le bateau toucha au Blasius-Holm. Un vaisseau marchand les attendait. La jeune fille se leva, et, comme dans ses temps de bonheur, écoulés pour toujours, elle entoura Arwed de ses beaux bras, ses lèvres glacées se pressèrent sur les siennes.

Adieu, mon Arwed, adieu pour toujours, dit-elle d'une voix mourante.

— Que dis-tu? s'écria Arwed hors de lui, en la serrant avec force dans ses bras.

— Cela doit être; rien ne peut changer mon sort, dit-elle en se dégageant doucement. Ce vaisseau va me transporter à Hambourg avec le corps de mon père.

— Pas sans moi, femme sans foi; fuis dans un monde inconnu; fuis dans une autre vie, partout tu me trouveras à tes côtés.

— Cher Arwed, ne renouvelons pas une triste et inutile contestation. Je ne dois pas être à toi. Tu peux déchirer mon cœur, mais non ébranler une résolution irrévocable comme mon malheur.

— Géorgine! » s'écria Arwed en embrassant ses genoux.

— Mon Arwed! dit la jeune fille en posant sa main glacée sur son front brûlant ; faut-il que je te rappelle ce temps de bonheur où j'aimais en toi un esprit si chevaleresque? Suis l'exemple de ces chevaliers que tu admirais avec moi. Passionnés pour la vertu autant que pour leur amie, ils savaient faire au devoir un sacrifice nécessaire. Ils étaient dévoués à leur dame avec une obéissance sans bornes, et l'honneur l'emportait chez eux sur l'amour même. Je t'aime dans cet instant avec encore plus de passion qu'au moment du premier aveu ; mais l'honneur me défend de faire partager à ton

nom la flétrissure attachée au mien ; il me défend de m'unir au fils de l'homme qui condamna mon père innocent à la mort d'un criminel. Crois-moi, si j'étais assez faible pour céder à ta douleur, nous ne serions point heureux. Le souvenir des événemens qui viennent de se passer se placerait comme un spectre entre nous, et le mépris de moi-même me poursuivrait jusque dans tes bras. A présent la conviction d'avoir obéi au devoir en sacrifiant mon amour, m'élevera au-dessus de moi-même, et me donnera la force nécessaire pour supporter avec résignation les souffrances dont Dieu m'accable. C'est pourquoi, mon ami, rends-toi à mes prières, et songe qu'un

loyal chevalier doit obéir à sa dame, lors même que, les yeux mouillés de pleurs et le cœur brisé par la douleur, elle lui crie: Séparons-nous.

— Je t'obéis, femme admirable, » s'écria Arwed avec enthousiasme. Il serra encore une fois son amante sur son sein, déposa sur ses lèvres le dernier baiser, et disparut.

« Ah! c'était l'agonie du cœur! dit la malheureuse fille en pressant avec force ses mains jointes sur son sein agité. Ce qui peut encore m'arriver dans cette vallée de larmes, n'est plus digne de m'occuper. Laisse-moi encore sauver l'honneur de mon père, ô mon Dieu! et alors réunis-nous dans ton royaume céleste. »

CHAPITRE VII.

Le lendemain matin, le lieutenant-général Rank, en montant chez Arwed, rencontra celui-ci qui se précipitait à bas des escaliers pour sortir.

« Où courez-vous ainsi, mon bon Gyllenstierna ? dit Rank en retenant le jeune homme par le bras... J'allais chez vous, j'ai à causer avec vous d'affaires importantes.

— Et j'en ai de plus importantes encore à terminer, général, répondit Arwed d'un ton étrange; je me rends chez les juges de Gortz

pour plaider une seconde instance.

— Jeune homme, vous avez en tête quelque dessein funeste ; je ne vous laisserai pas sortir ainsi. » Et malgré sa résistance, Rank le fit remonter. Lorsqu'ils furent rentrés dans la chambre du jeune homme, le général le considéra avec étonnement et effroi ; son visage était couvert d'une pâleur mortelle ; une fureur sanguinaire éclatait dans ses yeux ; son costume en désordre prouvait qu'il ne s'était pas couché, et deux pistolets sortaient à moitié des poches de son habit.

« Jeune homme, que voulez-vous faire ? Je suis votre ami et ne puis consentir à ce que vous

vous précipitiez dans quelque malheur.

— L'injustice qui a ravi l'existence à Gortz a consommé mon malheur pour la vie. Géorgine me rejette et quitte ce pays pour toujours. Je veux au moins employer utilement les restes de ma misérable existence, en étouffant les serpens de Némésis. Les juges qui ont condamné l'innocent se mesureront l'un après l'autre avec moi, et je vais commencer par leur digne président.

— Calmez-vous, le comte Ribbing est hors de toute atteinte.

— Il le faut, il le doit, s'écria Arwed avec des yeux étincelans. Le monstre s'est encore écrié en signant l'arrêt : Gortz a vécu en misérable, qu'il meure

en misérable : pour lui c'est trop d'honneur de périr de la main d'un honnête homme.

— Il est hors de toute atteinte, vous dis-je, il est mort.

— Mort? demanda Arwed en tressaillant.

— Avant l'exécution de Gortz une attaque d'apoplexie l'a subitement emporté. On a tenu quelque temps sa mort secrète, de crainte des conséquences que le peuple aurait pu en tirer; mais je ne conçois cependant pas que vous ayez pu l'ignorer jusqu'à présent.

— Depuis long-temps je ne m'occupe plus des nouvelles du jour! Ainsi, il est mort! le bourreau est tombé avant sa victime : j'en suis fâché. Je vais

donc chercher le noble accusateur, et le remercier de la reconnaissance qu'il a témoignée à son bienfaiteur.

— Voulez-vous vous battre avec un paralytique? Fehmann aussi a eu une attaque, et s'il en réchappe il sera estropié pour la vie. Cadavre vivant! le malheureux Hylter est rongé par les vers; le docteur Molin est tombé de son siége et s'est cassé le cou.

— Ainsi tous les chefs de cette bande infernale m'échappent! Stiernkrona est innocent, et les autres n'étaient guères que des machines.

« Vous voyez, mon jeune ami, dit Rank en serrant les mains d'Arwed, que Dieu lui-même a

pris l'emploi de juge dans cette affaire ; la main de la vengeance divine s'est appesantie sur les coupables.

— Eh bien! il m'en reste pourtant un ; mais celui-là je saurai l'atteindre.

— Lequel ?

— Le colonel Baumgardt. Celui qui a arrêté le martyr, sous les ordres d'un homme qui, à cette époque, n'exerçait aucune autorité. Sans sa honteuse obéissance ce noble sang n'aurait pas coulé.

— Vous avez raison ; mais prenez garde à vous. C'est précisément par cet acte de basse soumission que le colonel est devenu un des favoris de la reine. Un cartel fondé sur ce grief serait

rejeté par lui et causerait infailliblement votre détention.

— Je vous remercie de cet avis. Mais, heureusement, le colonel m'a personnellement offensé et doit s'attendre à ce que je lui en demande raison.

— Si c'est ainsi, et que vous n'ayez pas encore de second, je m'offre à vous en servir.

— Vous, général?

— Oui, je suis votre ami, et je veux que personne ne l'ignore; et en même temps je prouverai publiquement de quel côté penchent mes opinions politiques. Ainsi, j'ai votre parole. Mais, après le duel, je vous conseille de vous éloigner; et c'est pour vous donner cet avis que je suis venu ici. Vous vous êtes fait des

ennemis nombreux et puissans. Les égards que l'on porte à votre père vous ont seuls sauvé jusqu'à présent. Celui-ci aussi est outré contre vous, et, s'il vous abandonne, vous êtes perdu sans retour.

— Celui qui s'abandonne lui-même est seul perdu sans retour. Cependant je suivrai votre conseil. Dans les circonstances présentes il ne peut plus y avoir pour moi ni honneur, ni bonheur au service de Suède.

— Quel dommage, Gyllenstierna! Vous étiez né pour être un Horn ou un Torstensohn, et je suis peiné de voir un tel homme perdu pour ma patrie. Adieu, vous me trouverez prêt, aussitôt que vous me préviendrez. »

Il sortit ; Arwed le reconduisit. En rentrant, il passa devant une glace, et un coup d'œil qu'il y jeta lui fit voir sa figure bouleversée.

«Je ne puis me présenter chez lui dans ce désordre, se dit Arwed; je ressemble à un brigand qui part pour son occupation journalière. Cela ne peut pas être. Ce n'est pas ainsi que la juste colère d'un homme d'honneur doit éclater. Cette négligence dans mon costume est aussi impardonnable. Une affaire de cette nature doit être traitée avec gravité et urbanité, afin que le misérable que j'appelle devant le tribunal de Dieu ne puisse se plaindre que j'aie négligé toutes

les formes prescrites par l'honneur. »

Il tira ses pistolets de ses poches, les remit sur la table, sonna son valet et s'habilla avec soin. Son brillant uniforme contrastait d'une manière singulière et pénible avec la colère comprimée répandue sur sa belle et pâle figure. Il ceignit son épée, et se dirigea vers le Ritterholm dans l'espérance d'y rencontrer son adversaire.

La parade devant le château venait de finir, les troupes s'étaient déjà retirées et les officiers se promenaient par groupes sur la place. « Sais-tu déjà, dit Kolbert en abordant Arwed, que le colonel Baumgardt est promu au

grade de général-major, et qu'il a obtenu la décoration des Séraphins? Cette nouvelle vient de se répandre à l'instant.

— Le voilà qui arrive, dit en plaisantant le comte Posse, qui venait aussi de les joindre, et son visage est aussi rayonnant que celui de Moïse lorsqu'il quittait le Saint des Saints.

— Tant mieux, dit Arwed, je pourrai de suite lui faire mon compliment. »

Pendant ce dialogue, le général-major Baumgardt descendait les degrés du château avec une contenance grave et majestueuse. Croix et rubans brillaient sur sa poitrine qui en était couverte, et il s'inclinait légèrement de droite et de gauche avec une orgueil-

leuse bienveillance, pour répondre aux félicitations des officiers qui l'entourèrent.

Arwed s'approcha d'un pas rapide et ferme. Baumgardt le vit venir sans s'étonner; mais lorsqu'il le reconnut, et qu'il put remarquer la sombre gravité répandue sur ses traits, il pâlit.

« Accordez-moi un instant d'entretien particulier, M. le général-major, dit Arwed avec une politesse sèche; vous aurez sans doute la bonté de vous ressouvenir qu'en vous quittant près d'Amal, je vous avais prévenu que j'aurais des explications à vous demander.

— Je ne sais......, balbutia Baumgardt avec embarras.

— Vous vous êtes permis, au

presbytère de Tanum et au camp de Frédérik-Hall, des expressions offensantes pour mon honneur; les circonstances ne m'ont pas permis jusqu'ici de m'en expliquer librement avec vous.

— Tout cela a eu lieu dans l'exercice de mes fonctions, et je n'ai là-dessus de compte à rendre à personne.

— D'après ma manière de voir, vous avez dépassé les bornes que vous prescrivaient vos fonctions. Vous aurez donc la bonté de m'en rendre raison suivant les lois de l'honneur.

— Je ne sais si un général est tenu de se battre avec un capitaine.

—Comme simple particulier,

je vous somme, et vous ne pouvez refuser de rendre satisfaction au comte de Gyllenstierna, reprit Arwed avec plus de vivacité; mais, s'il vous reste des doutes, le corps d'officiers en décidera.

— Je crains, jeune homme, dit ironiquement Baumgardt, que vous ne puissiez trouver un second pour cette singulière affaire d'honneur, que je regarde comme une Donquichoterie pardonnable à votre âge.

— J'ai déjà offert mes services au comte pour lui servir de second, dit Rank qui venait d'arriver.

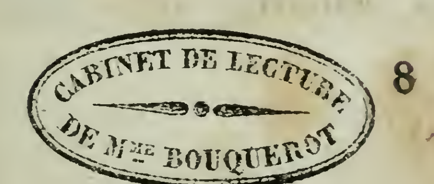
— Votre excellence! répliqua Baumgardt surpris; cela change sans doute la face de la chose. Mais je ne me bats jamais qu'au

pistolet, et en avançant, dit-il à Arwed après s'être recueilli un instant.

— Le choix des armes vous appartient. Je vous remercie seulement d'avoir cédé à mes désirs. Quel temps choisissez-vous?

— Demain matin, à dix heures, sur la Peckholm, vis-à-vis la porte du jardin, répondit Baumgardt d'un air sombre.

— J'aurai l'honneur de vous y attendre, » répondit Arwed en s'inclinant.



CHAPITRE VII.

Le lendemain, avant l'heure indiquée, le lieutenant-général Rank et Arwed se promenaient en silence le long du rivage de Peckholm, vis-à-vis la porte du jardin, attendant le bateau qui devait ramener leur adversaire.

«Vous êtes bien sombre, mon ami, dit enfin Rank en interrompant ce long silence; sans doute les momens qui précèdent le duel sont insoutenables, je sais cela par expérience. Peut-être aussi éprouvez-vous des regrets de la démarche que vous avez

faite? Cela serait tout simple. Le combat que vous allez soutenir vous prive pour toujours de tous les moyens d'être utile à votre patrie, car la reine ne vous pardonnera jamais; c'est pourquoi, si votre résolution chancèle, il est temps encore de tout arranger. Le major-général Baumgardt est trop épris de sa nouvelle dignité et des brillantes décorations qu'on vient de lui accorder, pour ne pas désirer d'en jouir en paix. Il ne se bat que parce qu'il le faut, et il accepterait avec joie une légère réparation.

— Non, général, je ne me jouerai jamais ainsi d'une affaire d'honneur. Les racommodemens qui précèdent les duels m'ont toujours paru pitoyables. C'est

précisément parce que ma résolution est inébranlable, qu'elle m'absorbe ainsi; car elle me transporte aux portes du tombeau. Ce combat, d'ailleurs, m'apparaît aussi solennel que si l'Europe entière en était témoin, et qu'il fût considéré par elle comme le jugement de Dieu.

— Brave jeune homme! dit Rank ému, en le serrant dans ses bras, combats donc au nom de Dieu. Si tu succombes, je vengerai ta mort comme il appartient à un digne témoin.

Dans cet instant, le son de l'horloge de Sainte-Catherine annonçant la dixième heure, parvint jusqu'à eux, et presqu'au même moment un bruit de rames se fit entendre. Le bateau

conduisant Baumgardt aborda ; il sauta à terre, accompagné d'un officier, et salua avec humeur. Les témoins choisirent le lieu du combat, et plantant leurs épées en terre à une certaine distance l'une de l'autre, ils y attachèrent une corde qui forma la barrière. — Combien de pas, M. le général-major ? demanda Rank en se plaçant au milieu du cordon.

— Vingt, répondit Baumgardt d'un air sombre.

— C'est beaucoup, remarqua Arwed; et les témoins, partant de la corde, chacun mesura vingt pas de son côté et marqua le point du départ.

— Ici Gyllenstierna, dit Rank, et Arwed prit sa place, pendant

que Baumgardt se rendait du côté opposé à l'endroit indiqué par son second. Les deux combattans se trouvèrent en face l'un de l'autre : ils n'avaient pas encore leurs armes ; mais animés l'un contre l'autre de la haine la plus violente, les regards qu'ils se lançaient respiraient la fureur.

Cependant les témoins ayant chargé les pistolets, les combattans les reçurent de leurs mains. — Que la victoire soit du côté de la justice ! dit Rank à Arwed en se rangeant près de lui.

— Avant d'en venir au parti extrême, il serait convenable de s'informer si l'affaire ne peut se terminer à l'amiable, demanda le témoin de Baumgardt.

—D'aucune façon, s'écria Ar-

wed ; Monsieur en conviendra avec moi.

-- D'aucune façon, murmura Baumgardt. Son second s'éloigna, et les deux combattans, un pistolet dans chaque main, s'avancèrent lentement vers la barrière, fixant leurs regards sur leur ennemi et mesurant de l'œil, à chaque pas, la distance qui leur restait à parcourir. La balle d'Arwed fit tomber le chapeau du général-major; le coup de celui-ci porta dans le bras gauche d'Arwed, qui, surmontant la douleur que lui causait cette légère blessure, jeta au loin le pistolet, et prenant celui qui restait chargé, retourna d'un pas ferme à sa place.

Baumgardt suivit son exem-

ple; mais il avait pâli, ses lèvres étaient bleues, et ses cheveux se dressaient sur sa tête. Arwed remarqua la terreur qui bouleversait ce visage entouré de cheveux blanchissant, et la pitié le saisit; mais dans cet instant Baumgardt leva son arme et s'approcha d'Arwed, en visant à la poitrine. Le cœur d'Arwed se gonfla d'indignation, en remarquant les regards farouches que son ennemi lui lançait, et qui le montrèrent à ses yeux tel qu'il l'avait vu le jour de l'exécution de Gortz.

— Il est temps, allons, s'écria le jeune homme en répétant les paroles que Baumgardt adressait à Gortz et en levant le bras. Baumgardt tressaillit, tira, man-

qua son coup, et tomba atteint par la balle d'Arwed, qui fracassa son bras droit.

— Grand dieu! s'écria le témoin en relevant le blessé.

— Mon bras est perdu, dit Baumgardt en retombant sur le gazon qu'il teignait de son sang. Je suis estropié pour la vie; pourquoi le coup n'a-t-il pas porté au cœur, tout serait fini.

Arwed s'approcha, suivi de Rank, qui nouait un mouchoir autour de son bras sanglant.

— Je vous plains, Monsieur, la vue de votre sang a dissipé ma colère. Puisse ce malheur éveiller en vous un repentir sincère qui efface votre faute! Je pardonne au nom de Gortz, que Dieu pardonne de même.

— Que dites-vous là ! s'écria Rank effrayé, tandis que Baumgardt repoussait avec dédain la main que lui offrait Arwed.

— Prenez ma main, c'est le signe de la réconciliation ; c'est Gortz, conduit par vous à la mort, qui vous l'offre.

— Ne l'avais-je pas dit ? s'écria Baumgardt à son second, que cette fureur lui était inspirée par une raison politique. Vous me rendrez témoignage de cela devant la reine..... Accablé par la douleur, il tomba évanoui.

— Vous vous perdez par vos paroles inconsidérées, dit Rank en entraînant le jeune homme vers le port.

CHAPITRE VIII.

Arwed était assis dans sa chambre, le chirurgien de son régiment venait de panser son bras, lorsque le vieux Brodin entra avec précipitation.

— Son excellence Monsieur votre père veut vous parler en particulier dit-il à voix basse d'un air effrayé, il va se rendre ici dans l'instant.

— Cette entrevue sera loin d'être paisible, soupira Arwed en faisant signe au chirurgien de se retirer.

— Ah! sans doute! reprit Bro-

din, son exeellence est outrée contre vous; j'ai pris les devants pour vous y préparer et vous supplier, comme un vieux et fidèle serviteur de la maison, de songer, lorsque la colère du vieillard vous deviendra à charge, qu'il est votre père. Ecoutez ce qu'il vous dira, non comme capitaine, mais comme fils.

— Je te remèrcie de cet avis, excellent homme, et je te promets de le suivre.

— Un chasseur ouvrit brusquement la porte, et le conseiller entra avec un visage où respirait la colère la plus vive.

— Déjà ici, espion! s'écria-t-il, sans doute afin de comploter avec cet indigne fils? Je veux être seul avec M. le capitaine.

Brodin fit une touchante pantomime qui semblait demander excuse et en même temps la permission de rester; mais le conseiller montra la porte, et le vieux secrétaire se glissa dehors.

— Tu t'es battu aujourd'hui avec le général-major Baumgardt, demanda le père avec un calme forcé que démentait toutes ses manières.

— Oui, mais sans aucune suite importante; je suis très-légèrement blessé, et sa vie ne court aucun danger.

— Très-bien raisonné! En effet, s'écria le père avec violence, c'est une affaire très-peu importante que d'avoir estropié un général qui est le favori de la reine!

Il fit quelques tours dans la chambre, ouvrit brusquement la fenêtre, se pencha pour respirer plus librement, et se tournant tout-à-coup vers Arwed :

— Dieu m'est témoin, dit-il en repoussant la croisée de manière à faire sauter tous les carreaux, Dieu m'est témoin que je suis patient comme un saint. Mais ta conduite ferait perdre la tête à un Epictète. Envoyer un cartel au général-major, à l'instant même où la reine, en le comblant de marques de distinction, le reconnaît pour un de ses favoris ! lui fracasser le bras, et lui conter avec bonhommie que tu l'as fait pour tirer vengeance de l'arrestation de Gortz, arrestation à laquelle la

reine est peut-être redevable de la couronne! Serait-il possible, avec l'esprit le plus inventif, d'imaginer rien de plus extravagant et de plus détestable que toute ta conduite!

— L'esprit de parti qui divise notre patrie, répliqua Arwed, apprend de bonne heure à chaque Suédois à se former une opinion, et dans un pays agité par une aussi violente tourmente une parfaite neutralité paraîtrait pusillanimité. Ne m'en voulez donc pas, mon père, d'avoir aussi mon opinion, et ne vous fâchez pas de ce qu'elle n'est pas la vôtre. Rester fidèle au parti que j'ai choisi, lorsqu'il est opprimé, doit me faire honneur, même à vos yeux. »

— Honneur ! tu oses parler d'honneur, toi !

— Comment l'entendez-vous ? demanda Arwed avec vivacité.

— Où as-tu passé la soirée du convoi du roi ?

— Près de Géorgine.

— Cette nuit même le corps de Gortz a été enlevé. Ne pourrais-tu pas me dire comment cela s'est fait ?

— Je trouve fort simple que les amis de cet infortuné, convaincus de l'injustice de sa condamnation, l'aient arraché de l'indigne lieu que ses ennemis avaient choisi pour sa sépulture.

« Et si, demanda le conseiller en appuyant sur chaque syllabe ; si un officier suédois avait commandé cette sale expédition

nocturne, que crois-tu qu'il lui en adviendrait sous le gouvernement présent? »

Cette question prouva à Arwed que son père était instruit de tout, et il attendit la suite en silence.

« Cassé *cum infamia*, s'écria le père, et peut-être, par grâce spéciale, condamné à une simple détention pour la vie. »

— Si le sénat n'attend que mon aveu pour prononcer cet arrêt, vous pouvez le lui porter, mon père. Je suis trop fier pour nier une action à laquelle mon cœur m'a poussé.

Le comte regarda son fils avec une violente émotion. « Oui, tu es un vrai Gyllenstierna! A tous les défauts de tes ancêtres tu

réunis toutes leurs vertus. Inébranlables dans leurs résolutions, grands jusque dans leurs erreurs, c'est ainsi qu'ils ont toujours été. Je n'en suis que plus affligé de voir tant de passions généreuses perdues pour la patrie.

— Je dois conclure, d'après ces paroles, que vous venez me signifier l'arrêt qui décide de mon sort. Parlez sans ménagement, je suis résigné à tout.

— La reine était hors d'elle en apprenant tes dernières actions ; et, si elle avait cédé aux premières inspirations de sa colère, tu serais déjà dans les chaînes pour la vie.

— Les petites âmes sont toujours cruelles, c'est dans l'ordre.

— J'ai parlé en père pour un

fils ingrat; et l'homme qui doit poser, à Upsal, la couronne sur la tête d'Ulrique, ne pouvait intercéder en vain. Il était impossible d'espérer un pardon entier. Mais je suis parvenu à obtenir que ta punition dépendît de son époux. Je vais te conduire chez le prince. Soumets-toi avec respect à ce qu'il t'ordonnera.

— Si l'honneur le permet! » répondit Arwed en prenant son chapeau.

Ils sortirent. A la porte ils trouvèrent deux soldats qui les suivirent et montèrent en voiture avec eux. Bientôt ils s'arrêtèrent devant le château royal sur le Ritterholm, et montèrent chez le prince de Hesse, toujours escortés par les deux militaires.

Le prince vint à leur rencontre avec un papier cacheté à la main. Le lieutenant-général Rank, qui était seul avec lui, fit à Arwed un signe d'encouragement.

— Vous vous êtes rendu coupable de fautes graves, capitaine Gyllenstierna, dit le prince avec gravité; l'inflexible loi vous écraserait, si la main de la miséricorde royale ne la retenait. Mon épouse désire prouver à sa noblesse que son cœur est porté à la clémence, qu'il pardonne avec joie lorsqu'il le peut sans danger. Elle veut donner à votre digne père une marque de sa reconnaissance, en lui remettant les fautes de son fils. Cependant vous sentirez vous-même qu'un homme qui a aussi ouvertement

enfreint les lois d'un État, ne peut rester au service de cet État, et que le gouvernement doit prendre des mesures contre ses actions ultérieures. C'est pourquoi recevez de ma main votre congé du service. C'est grâce à la valeur dont vous avez donné des preuves à Frédérik-Hall, et à la faveur dont vous jouissiez auprès du roi, que ce congé vous accorde le grade de major. Cependant vos offenses ne peuvent rester entièrement impunies. La reine vous bannit donc pour toujours de l'enceinte de la résidence; vous ferez serment de ne pas sortir des frontières de la Suède, et de ne jamais vous mêler dans les affaires politiques du royaume, sous peine de mort. Votre père re-

cevra votre serment et désignera le lieu de votre demeure. Puisse le temps vous accorder plus de prudencc et de sagesse ! »

Il remit au jeune homme son congé, et s'éloigna ; Rank le suivit. « Que Dieu protège votre altesse royale, » lui cria le vieux comte.

« Ainsi me voici prisonnier d'État, dit Arwed avec un sourire amer; heureusement que mon cachot est vaste. Où ordonnez-vous que je me rende, mon père ?

— A Gyllensteen, auprès de mon frère, lorsque tu auras signé ce papier que je dois porter à sa majesté. »

Il indiqua un papier qui se trouvait près d'eux sur une table;

Arwed le parcourut et signa; les deux militaires qui jusque-là s'étaient tenus près de la porte, se retirèrent à l'instant.

« Gyllensteen! s'écria Arwed en baisant avec reconnaissance la main de son père; lieux chéris où j'ai passé mon heureuse enfance, auprès de mon excellent oncle! Combien vous êtes bon, mon père, même en punissant! Que je souffre de vous avoir affligé!

— Méchant enfant! dit le père avec émotion, en le pressant sur son sein. Et quand je pourrais oublier tout le reste, je ne saurais te pardonner de t'avoir ravi les moyens d'être utile à ta patrie, à ta patrie pour laquelle brille l'âge d'or.

— Que Dieu veuille que bien-

tôt la Suède ne regrette l'âge de fer qui vient de s'écouler! Je croirai toujours que le gouvernement d'un homme ferme doit être plus juste et plus heureux que celui des vingt-quatre roitelets qui veulent gouverner ce royaume avec une volonté éternellement partagée, quand même vous seriez un de ces petits rois, mon père.

—Silence! Tu es incorrigible, murmura le vieux conseiller en entraînant son fils. »

CHAPITRE IX.

Arwed dirigea son rapide pélerinage vers le Nord, le long des côtes occidentales du golfe de Bothnie, par Gestrikland, Nelsingland, Médelpat et Angermannland, jusqu'aux frontières méridionales de la Bothnie occidentale, dont Nicodémus, comte de Gyllenstierna, frère ainé du conseiller-d'État, était gouverneur. Arwed descendit de cheval au bord du large Uméa-Elf, qui, dans cet endroit, se jette dans le golfe de Bothnie. Pendant que son valet faisait signe au pont-volant ar-

rêté de l'autre côté d'approcher, il admirait avec ravissement la contrée dont les divers sites se retraçaient à chaque instant plus fortement à son souvenir et lui rappelaient mille circonstances de son heureuse enfance. A droite, près de la mer, à l'embouchure du fleuve, la capitale de la pauvre et déserte province, la petite ville d'Uméa, digne de remarque seulement par ses ports couverts d'une forêt de mâts. A gauche, le château de Gyllensteen, l'antique demeure de la noble maison de Gyllenstierna, couronnait avec orgueil une énorme masse de rochers dont le front était entouré de noires forêts de pins. Au milieu, la large plaine qui, dans le voisinage du fleuve,

montrait aux yeux étonnés une fertilité étrangère à ces contrées élevées. A l'occident, un délicieux horizon du plus beau ciel azuré reposait sur les montagnes couvertes de neige de la Laponie. A l'orient, le sombre Océan achevait le tableau que la nature, riche dans sa pauvreté même et admirable dans sa simplicité majestueuse, présentait aux regards d'Arwed ravi.

« Partout, cependant, ma patrie est belle! se dit-il avec enthousiasme; et cette contrée solitaire paraît faite pour cicatriser les blessures de mon âme. Oui, je le sens, ici je puis encore jouir du repos. »

Le bac arrive. Arwed sauta sur le pont flottant, et le valet

y conduisit avec précaution les chevaux fougueux, qui tressaillirent et se cabrèrent avec force, lorsqu'ils entendirent le retentissement de leurs pieds sur le plancher mobile. Arwed prit lui-même la bride de son cheval, le caressa jusqu'à ce qu'il fût parvenu à le calmer, et appuyé sur le cou de jais de ce bel animal, il porta ses regards au-delà des vagues du fleuve, sur le château de Gyllensteen, dont les murs gothiques et les énormes tours se dessinaient de moment en moment plus distinctement au milieu des rochers et des pins gigantesques.

« Voilà le balcon, dit-il à son fidèle Knud, d'où ma petite cousine et moi, nous voyions les vais-

seaux entrer dans le port. Cette enfant se réjouira bien de me revoir, elle m'aimait tendrement.

« Cette enfant ! dit Knud en riant. A cette époque elle avait huit ans comme vous, Monsieur le major. Depuis ce temps, onze années se sont écoulées. Croyez-vous donc avoir seul vieilli dans ce long espace? Cette enfant doit être une jeune personne très-formée.

« Tu as raison, reprit Arwed avec un sourire mélancolique. J'ai tant vécu depuis peu, que mes calculs sur le temps sont un peu embrouillés. »

Il posa sa tête sur son bras et tomba dans une profonde rêverie. « Je vais donc me trouver chez mon oncle avec une jeune

personne, pensa-t-il; si elle a tenu ce qu'elle promettait, elle doit même être très-jolie, et les liens de famille et nos anciennes relations d'enfance vont sans doute nous mettre dans des rapports très-intimes. Ne serait-ce pas un plan de mon père? Espère-t-il que je romprai d'anciens nœuds pour en former de nouveaux? Eh bien! il se sera trompé. Une seule femme a su toucher mon cœur. Tant que ma Géorgine respirera, je conserverai l'espérance, et son seul souvenir suffira pour rendre nuls à mes yeux les charmes de toutes les autres femmes. »

La secousse qu'il éprouva au moment où le pont touchait terre, le tira de sa rêverie. Il remonta

à cheval et se dirigea vers le château de Gyllensteen. Lorsqu'il fut arrivé au pied de la côte, il monta lentement le chemin taillé dans le roc escarpé. Tout-à-coup une étoile d'or, arme de la famille Gyllenstierna, brilla à ses yeux du haut de la tour principale. Deux fauconneaux qui éclatérent à sa droite et à sa gauche, pour célébrer son arrivée, firent faire trois vigoureux bonds à son cheval, et le son éclatant des trompettes et des timballes résonna avec force.

« Tout ce tapage n'est sans doute pas en mon honneur, se dit Arwed, et donnant des éperons, il passa au galop sous la haute porte cintrée du château. Les trompettes se firent entendre

de nouveau, et une fenêtre de la salle des chevaliers s'ouvrant tout-à-coup, lui fit voir le vieux gouverneur, qui présentait au nouvel arrivé une grande coupe d'argent.

« Sois le bien venu, brave suédois, s'écria-t-il avec joie ! Sois le bien venu à Gyllensteen ! à bas de cheval, et qu'on monte, afin de me faire raison, dans la salle de nos ancêtres. »

Arwed obéit et entra bientôt dans la grande salle voûtée et retentissante, entourée de niches qui contenaient les statues de bronze colossales de tous les nobles Gyltierna. Le métal poli reflétait avec tant d'éclat les derniers rayons du soleil couchant, qu'Arwed, ébloui par cette lumière

subite, fut obligé de poser sa main sur ses yeux fatigués.

Pendant ce temps, l'oncle, tourmenté par la goutte, s'était fait rouler au-devant de son neveu sur son fauteuil de maroquin. « Ah! ah! s'écria-t-il en riant, ces vieux Messieurs te rendent leur hommage en se revêtant pour toi de toute leur splendeur. Ils ont raison; c'est leur devoir à l'arrivée du digne et dernier rejeton de notre illustre race. Je dois suivre leur exemple, et si je m'y prends un peu gauchement, pardonne-le-moi, et ne t'en prends qu'à la maudite goutte qui s'agite dans mes jambes comme si toute l'armée moscovite y était en maraude. »

Arwed baisa les mains du

vieillard en protestant contre toute étiquette; mais celui-ci ne l'écouta point, se souleva lentement et avec effort, dissimulant ses douleurs, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à se mettre debout devant son neveu. Sa barette pourpre sous laquelle sortaient de tous côtés des boucles blanches un peu éclaircies, ses traits fortement prononcés, sa physionomie respirant l'aménité et la sagesse, son visage ennobli par les rides profondes de l'âge et de l'expérience, sa haute et forte stature, sa pelisse de chasse doublée d'hermine, lui donnaient l'aspect d'un vieux prince normand du temps passé, et Arwed recula involontairement de quelques pas, subjugué par le res-

pect et l'admiration que lui inspirait cette belle et noble apparition chevaleresque.

« Mon neveu chéri, dit le vieillard avec sa voix forte et pénétrante en élevant son bocal d'argent, « sois encore une fois le bien venu aux foyers de nos ancêtres! Je vide ce verre à ton bonheur et à celui de toute notre race! »

Il but et présenta le verre au jeune homme, qui le vida et embrassa tendrement le vieillard, qui retomba sur son fauteuil et montra à son neveu une table couverte de bouteilles et de larges coupes. Arwed la roula près de lui et fut forcé de s'asseoir à ses côtés et de remplir son verre.

« Eh bien! où en sont les af-

faires? » demanda l'oncle en serrant avec force la main du jeune homme, Monsieur le capitaine, ou bien.... davantage encore?

« J'ai reçu mon congé avec le titre de major, » dit Arwed avec un léger mouvement des épaules.

« J'entends, punition et récompense, blessure et baume, le tout en une haleine. On voit bien que notre pauvre pays est gouverné par la quenouille : les femmes, comme dit l'excellent proverbe allemand, veulent laver la pelisse sans la mouiller. Sous Charles XII tu n'en aurais pas été quitte à si bon marché! Au reste, tout ce qui t'est arrivé te fait honneur, et les mots, *en*

congé, que tu es obligé de joindre à celui de major, valent à mes yeux l'ordre des Séraphins.

— Où est ma cousine Christine? dit Arwed pour interrompre un éloge qui avait couvert son visage d'une vive rougeur.

— Elle est allée à ta rencontre. Je ne me serais certes pas privé du plaisir de l'accompagner, mais mes jambes n'ont pas voulu me le permettre; la mort du roi et le chagrin des événemens qui l'ont suivie, m'a si vigoureusement empoigné, que cette fois j'ai cru que ma goutte m'emporterait, et que je n'ai pu jusqu'à présent me remettre entièrement.

— Je me suis peut-être trompé de route, dit Arwed inquiet,

je vais retourner sur mes pas pour la chercher.

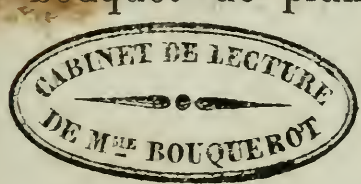
— Ne te dérange pas, répondit l'oncle en riant, ma fille n'est pas une vierge timide qui a besoin de protection, c'est une virago qui au besoin pourrait servir de protecteur. Ce n'est pas elle qui craint les brigands et les animaux féroces, ce sont eux qui fuient devant elle. D'ailleurs un de tes frères d'armes l'accompagne.

—Un de mes frères d'armes ! qui pourrait-ce être ?

— Je ne veux pas te le nommer, afin de jouir du plaisir de ta surprise. C'est un brave soldat, c'est tout ce que je puis te dire. Lorsque nous fûmes à Upsal, Christine et moi, assister

au couronnement de la reine, nous avons fait sa connaissance. Il paraissait s'intéresser vivement à la jeune fille, et profitant de cette courte suspension d'armes, il a demandé un congé de quelques semaines, et est venu les passer avec nous. Il ne parle de toi qu'avec admiration et nous a conté tes exploits si vivement, que nous avons cru en être témoins.

— C'est singulier! dit Arwed. Dans cet instant retentit dans la cour le pas d'un cheval. Il se mit à la croisée. Une jeune personne d'une taille élancée et aussi élevée que celle d'Arwed même, en habit d'amazone vert, coiffée d'une casquette surmontée d'un bouquet de plumes,



arrivait au galop sur son cheval écumant.

« Envoyez à la louvière, dans le taillis de sapin, à gauche de la route; qu'on rapporte le gibier que l'on y trouvera, ordonna-t-elle au valet d'écurie qui accourait; et s'élançant de son cheval avec l'aisance et la hardiesse d'un écuyer de profession, elle fit un signe d'amitié vers la fenêtre et entra au château.

— Tu ne reconnaîtras pas l'étourdie, dit l'oncle. Elle a bien changé, et pas tout-à-fait au gré de mes désirs. J'ai reconnu trop tard qu'un homme ne peut donner une éducation convenable à une femme.

Dans cet instant l'amazone entra. Elle avait ôté sa casquette,

et l'on voyait en entier son visage si frais, si idéal, entouré de nombreuses boucles dorées. Une expression de témérité animait ses charmans yeux bleus, et ses joues étaient couvertes d'un vif incarnat, fruit d'une course précipitée.

Sans faire attention à Arwed, elle passa rapidement près de lui, et se jeta dans les bras de son père, qu'elle accabla des plus vives caresses.

— Etourdie! gronda celui-ci en regardant sa fille avec complaisance. Ne vois-tu donc pas qui est près de moi, dans cette salle?

La jeune fille se releva, en développant toutes les grâces de sa

charmante taille, et fixa sur le jeune homme des regards attentifs, qui, loin d'exprimer la joie à laquelle Arwed s'était attendu, laissait percer une forte teinte de fierté et de mécontentement.

— Probablement l'hôte que vous attendiez, mon père? dit-elle après une longue pause. Le vieillard lui fit gaiment signe que oui ; alors elle se tourna vers Arwed, et lui dit froidement : — Je me réjouis de vous voir à Gyllensteen, Monsieur le capitaine.

— Es-tu folle, Christine? dit le père avec vivacité. Est-ce ainsi que tu dois recevoir un parent, et le compagnon des jeux de ton enfance? Vîte, que l'on

se jette à son cou, et qu'on lui donne un bon baiser pour sa bien venue.

La jolie prude recula d'un air de dédain, et, gâtée par l'excessive indulgence de son père, elle ne parut pas disposée à obéir à ses ordres.

« Ne tourmentez pas ma cousine, mon bon oncle, dit Arwed blessé de cette conduite offensante. Christine a peut-être déjà appris à connaître maint fat indiscret qui abusait de son droit de parenté pour être importun auprès des femmes; et comme je n'ai pas l'honneur d'être connu d'elle, je ne dois pas trouver mauvais qu'elle cherche à se préserver, dès le commence-

ment, d'un semblable désagrément avec moi. »

Christine releva la tête et se mordit les lèvres.

« Tu n'as que ce que tu mérites, dit son père, et tu devrais remercier ton cousin d'une leçon qui pourra t'être utile. Mais à présent rends-moi compte des raisons qui t'ont empêchée de le rencontrer. »

— Nous vîmes un loup dans le taillis, et je ne pus surmonter le désir de le chasser.

— Rien qu'à deux, sans chiens? Voilà encore une des extravagantes résolutions auxquelles il faut s'accoutumer avec toi.

— Il paraissait affamé, car il tint ferme. Mes pistolets de selle

étaient chargés, et je l'ai atteint précisément dans la tête.

— Tu sais que je n'aime point ces actions à la Nemrod. A quoi bon risquer sa vie contre un semblable animal?

— Ah! mon père, que serait la vie, si on ne pouvait de temps en temps l'exposer avec courage et gaité!

— Ces paroles conviendraient fort bien à Arwed; mais dans ta bouche elles sont choquantes. Où as-tu laissé ton compagnon de chasse?

— Au retour, il me défia à qui serait le plus tôt à Gyllensteen, raconta Christine en riant. Comme de raison, j'ai vigoureusement donné des éperons, et j'ai perdu de vue le bon colonel.

— Tu étais faite pour être un cosaque, dit avec humeur le père. Un officier suédois entra dans la salle, qui commençait à s'obscurcir.

— Mégret! s'écria Arwed avec un étonnement approchant de la terreur.

— Perdu, colonel! cria Christine en riant au nouvel arrivant.

— Une nouvelle Thalestris, répondit Mégret d'un air de galanterie, en lui baisant la main: je me reconnais battu pour toujours; je sais monter à cheval, mais j'ignore l'art de voler.

— Je me fais un plaisir de vous présenter mon neveu, colonel, dit le comte.

— Quelle heureuse rencontre!

dit Mégret en affectant un grand plaisir et en serrant Arwed dans ses bras. Je suis charmé de trouver dans un parent de cette noble maison mon valeureux frère d'armes!

Une sensation pénible oppressa la poitrine d'Arwed en recevant les embrassemens de cet homme. Il ne put prendre sur lui de payer le flatteur de la même monnaie, et ne répondit que par une silencieuse inclination.

— Comme nous aurons, j'espère, le bonheur de vous posséder long-temps ici, mon cher, dit Mégret avec gaité, il faut qu'en bon camarade je vous prévienne des dangers que vous courez près de cette belle dame.

— Comment cela? demanda

Arwed avec distraction. Christine répondit avec ironie : Le colonel veut apparemment vous prouver combien il est intarissable en flatteries insignifiantes, auxquelles il ne croit pas lui-même.

— Je n'ai pas besoin, continua Mégret, de faire remarquer à un jeune homme aussi accompli combien elle est jolie. Son génie, semblable à celui des héros d'Homère, est un géant qui voudrait escalader le ciel, et qui cependant est doué des grâces les plus délicates. Lorsque le caprice d'être aimable la saisit, elle est irrésistible. Enfin elle possède tous les élémens inflammables propres à mettre en cendres le cœur de son ennemi. C'est pour-

quoi je conseille à tout honnête homme de se préserver des charmes de cette syrène, car il lui manque le premier des dons.

— C'en est assez, s'écria tout-à-coup Christine d'un ton vivement blessé.

— Il lui manque un cœur, continua Mégret en riant; elle ne peut que blesser, non guérir. C'est un Charles XII femelle. Les douces faiblesses de l'amour lui font horreur, et si le Dieu fripon ne fait des merveilles, l'on mettra sur son tombeau l'épitaphe que la reine Elizabeth ambitionnait pour elle. « Ci-gît une vierge..... »

— Insolent! s'écria Chritisne avec violence; un vigoureux soufflet retentit sur la joue de Mé-

gret, et l'amazone était disparue.

— Cette jeune fille a perdu l'esprit, gronda le père. Pardonnez cette impertinence, colonel, je vous promets réparation complète.

— Laissons cela, Monsieur le gouverneur, répondit Mégret avec un sourire, en se frottant la joue; un galant chevalier doit tout permettre à une jolie femme, et je saurai bien me venger en temps et lieu de la jeune sauvage.

« La table est servie, » annonça le maître-d'hôtel, et deux chasseurs se placèrent derrière le fauteuil du vieillard, prêts à le rouler dans la salle à manger.

— Suivez-moi, mes chers hôtes et amis, dit le vieillard en donnant

aux chasseurs le signal du départ.

Mais Mégret restait à sa place, se frottant doucement la joue, et souriant d'un air de satisfaction intérieure.

— Je suis bien aise de voir que vous prenez si gaiment votre parti sur le procédé un peu rude de ma belle cousine, lui dit Arwed; mais je m'en étonne moins encore, que de l'emportement auquel elle s'est livrée, sans motif assez puissant pour lui servir d'excuse.

— Et c'est précisément cela, cher camarade, qui me rend si patient. Une aussi violente colère ne provient point d'indifférence. On doit s'attendre qu'une jeune fille comme votre parente, habituée à dominer, se révoltera

contre les passions qui voudront la subjuguer ; cela ne peut être autrement ; et si elle a remarqué le regard scrutateur qui accompagnait ma plaisanterie, elle a dû lui paraître une amère ironie. D'après cela, je considère ce soufflet comme une déclaration dans les mœurs du pays, et je regrette seulement que les dames du nord aient la main un peu pesante. Il sortit. Heureux amour-propre, se dit Arwed en le suivant, qu'est-ce que ta puissance ne sait embellir !

CHAPITRE X.

La table de la salle à manger était chargée de plats nombreux, lorsque Mégret et Arwed entrèrent ; mais le comte, suivant l'antique usage normand, était encore près d'une petite table couverte d'épices et d'eau-de-vie de grains, boisson chérie des Suédois. Tout en s'amusant à ces préambules, il regardait de temps en temps vers la porte avec humeur. — Où est donc ma fille? demanda-t-il au valet de chambre.

— La comtesse est indisposée,

et vous prie de l'excuser si elle ne peut paraître à table.

— Encore un des caprices dont la drôlesse est mieux fournie que mon cheval polonais! Retourne près d'elle, Ramus, et dis-lui que je lui *ordonne* de se bien porter à l'instant, et de remplir à table les devoirs de maîtresse de maison.

Mégret s'approcha pour intercéder en faveur de la belle entêtée ; mais le vieillard fit un signe d'impatience et le valet sortit.

Bientôt après parut Christine les yeux baissés et le visage en feu. Elle s'approcha en silence de son fauteuil, et fit signe aux convives de s'asseoir.

— Avant que nous prenions

place, dit le père avec sévérité, ta querelle avec le colonel doit être terminée. Je t'ordonne de lui faire tes excuses. — Epargnez-moi, mon père. Si le colonel exige une réparation, j'échangerai volontiers un coup de pistolet avec lui; mais vous me chasseriez de votre présence avant que je m'humilie devant un homme.

— Que dieu m'en garde, dit Mégret en riant! Vous êtes trop exercée à atteindre le cœur de vos ennemis, la partie ne serait pas égale. En tout je considère ce qui s'est passé comme une plaisanterie, et je prie Monsieur le gouverneur d'en faire autant. Un soufflet d'une jolie femme est aussi peu déshonorant qu'un

coup d'épée qu'un roi donne sur le champ de bataille à celui qu'il veut faire chevalier.

— Tu as plus de bonheur que tu ne mérites ; mais j'espère que dorénavant tu n'oublieras plus les égards que tu dois à ton père, en la personne de ses nobles hôtes.

La jeune fille baisa avec tendresse et respect la main de son père et prit place à sa droite ; Mégret se mit à la gauche du vieillard ; et Arwed obtint un signe de Christine, qui lui désignait la place restée vacante auprès d'elle ; mais il tourna autour de la table et vint s'asseoir près de Mégret.

Christine le regarda d'un air étonné. « J'aime à table une con-

versation sans gêne, lui dit-il en souriant, et je n'ai point de casque. »

« Insupportable! » murmura-t-elle; et piquée de cette plaisanterie, elle versa à boire à son père si brusquement, que le divin bourgogne se répandit de tout côté sur la nappe de fin damas.

Le père gronda encore sur cette nouvelle étourderie. Dans ce moment le valet-de-chambre annonça sir Mac Donalbain.

Christine tressaillit et parut vivement combattue entre le plaisir et la terreur.

« Il est le bien venu, s'écria le comte, » et un grand bel homme d'une trentaine d'années entra dans la salle. Il était vêtu d'une

courte redingote de chasse; à sa large ceinture de cuir pendaient deux pistolets et un énorme sabre; il tenait à la main une carabine à deux coups; sa figure brune n'était pas régulièrement belle, mais intéressante par l'expression de génie et de finesse qui l'animait; cependant ses yeux noirs, qui brillaient sous de sombres sourcils, et quelques plis sur son front et autour de sa bouche, donnaient à sa physionomie quelque chose de repoussant. Arwed, après l'avoir examiné et comparé à son voisin, ne put s'empêcher de penser qu'il ne se trouvait pas en fort bonne compagnie.

— D'où venez-vous donc à ces

heures-ci, sir Mac Donalbain? lui demanda amicalement le comte.

— Je chassais, répondit-il en déposant ses armes et en s'asseyant près de Christine d'un air d'assurance. Surpris par l'obscurité et me trouvant près de votre demeure hospitalière, je résolus de vous demander un asile pour la nuit.

— Ce noble écossais, dit le comte en s'adressant à Arwed, est un de tes compagnons d'infortune, mon cher major, la mort du roi a troublé son bonheur tout comme le tien. Sur la promesse d'obtenir de l'avancement au service, il entreprit un fort long voyage pour se rendre à l'armée, il ne trouva plus le roi.

Ses espérances étaient anéanties; il vit de ses rentes à Hernôsand, en attendant une époque plus favorable.

— C'est singulier! observa Mégret, pendant que les deux jeunes gens se faisaient une silencieuse inclinaison. Je me suis rendu dernièrement à Hernôsand, et malgré toutes les peines que je me suis données, je n'ai jamais pu vous y découvrir.

— Je n'y demeure plus, répondit Mac Donalbain avec une légère teinte d'embarras. Des désagrémens que j'y ai éprouvés m'ont engagé à me fixer à Arnâs.

— Des désagrémens, dit Mégret en souriant. J'en suis fâché pour vous. J'espère cependant

que ce n'est pas avec les autorités du lieu?

— L'on remarque de suite, colonel, dit Christine avec amertume, que vous êtes étranger. Le maître de la maison lui-même ne se permettrait pas de semblables questions dans notre pays hospitalier, bien moins encore un hôte envers l'autre.

— Pourquoi tant de chaleur, Comtesse? repartit Mégret avec son sourire froid et ironique habituel. Si sir Mac Donalbain ne veut ou ne *peut* pas répondre à ma question, j'acquiescerai volontiers à son silence; mais je lui resterais toujours redevable de ma visite, et à mon retour à Stockholm, je ferai un petit détour

pour avoir le plaisir de le voir à Arnâs en passant.

— Votre visite me serait sans doute très-agréable ; mais je dois vous prévenir que, selon toutes les apparences, vous ne me trouveriez pas chez moi : la chasse est ma passion, et j'y passe ma vie.

— Il paraît, répliqua Mégret en fixant sur lui des regards scrutateurs ; puis se tournant vers le comte, il lui parla de la terrible guerre avec la Russie et le Danemarck, qui menaçait encore la malheureuse Suède. Arwed se mêla à leur conversation, sans pouvoir toutefois s'empêcher d'observer Mac Donalbain, qui causait bas avec Christine. Il

remarqua avec quelle ardeur les yeux perçans de l'écossais étaient attachés sur le visage angélique de la jeune fille, qui considérait son sinistre voisin avec un mélange de crainte et de colère, de tendresse et d'horreur. Quel dommage, pensait-il, si cette jeune fille inexpérimentée a donné son cœur à cet homme singulier!

On se leva de table. Mégret et Mac Donalbain souhaitèrent le bon soir et se retirèrent chacun dans leur chambre. Christine embrassa tendrement son père et lui demanda tout bas : Êtes-vous encore fâché contre votre fille?

— Corrige-toi, petite perverse, dit le vieillard, et écartant les boucles dorées qui cou-

vraient ce front si pur, il y déposa un baiser paternel.

— Mon bon, mon excellent père, vraiment je ne suis pas digne de votre tendresse! s'écria la jeune fille avec une émotion extraordinaire, en pressant les mains de son père sur son sein agité. Elle jeta sur Arwed un regard de colère, lui fit avec dédain un petit signe de tête, et se retira.

Arwed voulut en faire autant; mais le vieillard le retint, le fit asseoir, et remplit de nouveau son verre. — Il faut que tu m'aides à vider la dernière bouteille. Je n'ai pas encore eu le temps de me livrer en liberté au plaisir de te revoir, et je veux te dire entre quatre yeux combien tu

m'es cher. Je bénis le jour qui t'a amené chez moi et j'espère lui devoir bientôt notre bonheur à tous.

— Comment entendez-vous cela, mon oncle ? demanda Arwed avec embarras, voyant bien où le vieillard voulait en venir.

— A quoi bon louvoyer si long-temps. Ton père m'a donné à Upsal une longue instruction sur la manière dont je devais me conduire avec toi ; mais cette dissimulation, cette temporisation et ces détours peuvent convenir à un conseiller-d'état, non à de francs et honnêtes Suédois comme toi et moi. C'est pourquoi j'aborde brusquement la question, et te dis que tu es l'homme qui convient à ma Christine.

— Moi ! mon cher oncle, répondit Arwed en riant. Les débuts de notre connaissance n'annoncent rien de pareil.

— Je ne l'ai que trop remarqué. Mais peut-on s'inquiéter des fantaisies des femmes, ne changent-elles pas de caprices plus souvent encore que de modes ? Bucéphale aussi était un méchant et indomptable animal, cependant il a trouvé son maître.

— Mais ce maître était le grand Alexandre, et je n'ai pas assez d'amour-propre pour me comparer à ce conquérant ; j'entreprendrais d'ailleurs avec plus de confiance de dompter Bucéphale que ma charmante cousine.

— Elle est terrible ! soupira le

vieillard. Je suis, hélas ! forcé d'en convenir, moi son faible père, qui par un excès d'indulgence l'ai laissée croître au-dessus de ma tête. Mais je crois cependant que tu serais l'homme qu'il lui faudrait pour la mettre à la raison. Tu lui as déjà dit aujourd'hui quelques vérités qu'elle n'avait jamais entendues. Parce que la friponne est jolie, chaque homme la flatte, l'admire sans réserve. Toi, tu ne lui passeras rien, je vois cela à ta mine. Elle commencera par te craindre, puis l'estime suivra, et l'amour ne pourra manquer de se trouver entre deux jeunes gens comme vous.

— Je suis peiné, dit Arwed sérieusement, de ne pouvoir répon-

dre comme je le devrais à des offres aussi flatteuses pour moi; mais ici une entière franchise devient un devoir sacré. Mon cœur n'est plus libre, mon cher oncle, et mon choix est fait pour la vie.

— Ton père m'a parlé de cela. Mais je n'ai fait aucune attention à cette folle passion pour la fille d'un criminel mort sur l'échafaud.

— D'une innocente victime de l'esprit de parti, reprit Arwed avec indignation, ou plutôt un martyr des idées gigantesques de son roi.

— D'ailleurs ton père m'a dit que la jeune fille avait renoncé à toi et quitté ce pays pour toujours.

— Elle le devait; mais cela ne peut me dégager de mes sermens. Tant que Géorgine respirera, tout espoir n'est pas perdu, et quand je ne devrais jamais la revoir, je lui serai fidèle toute la vie.

— Une semblable constance est extravagante; mais il y a cependant à cela quelque chose qui me plaît. Agis comme tu le jugeras convenable. J'espère que tu m'accorderas assez de jugement pour ne pas te forcer à prendre ma fille, si tu n'en veux pas. Mais je pense que cela s'arrangera avec le temps. Rang, beauté, parenté, fortune, tout est convenable; vous êtes faits l'un pour l'autre, si jamais jeunes gens le furent. Réfléchis, et

songe que cette conversation ne doit pas sortir de l'enceinte de cette salle. »

Il sonna ses chasseurs, et se fit rouler chez lui.

« Hélas! mon pauvre oncle, je crains que nous ne soyons tous dans une situation dont nous aurons peine à nous tirer! » se dit Arwed, tandis que le valet, un flambeau d'argent à la main, l'attendait à la porte pour le conduire dans son appartement.

« Géorgine et moi, moi et mon oncle, Christine et ce Mégret, ce Mégret qui semble un génie malfaisant placé dans cette maison pour en troubler le repos, et ce Mac Donalbain, qui me fait l'effet du serpent cherchant à séduire l'innocente et

faible mère des hommes! Mais allons reposer ; et puissent des songes, plus doux que la réalité, me rendre une partie de mon bonheur ! »

CHAPITRE XI.

Le retentissement des cors de chasse et les cris des chiens tirèrent Arwed de son sommeil. En ouvrant les yeux, les premiers rayons du soleil qui s'élançait radieux et tremblant du sein des mers, brillèrent à sa vue. Arwed sauta du lit, s'habilla à la hâte, et se mit à sa fenêtre, afin de

jouir du magnifique spectacle que présente le réveil de la nature. Dans la cour du château s'agitait avec joie une foule de chasseurs, de chevaux et de chiens; le cheval d'Arwed sortait de l'écurie, conduit par Knud.

« Qui t'a donné cet ordre? » lui cria Arwed de sa fenêtre.

— La comtesse Christine.

— Ramène le cheval à l'écurie, et ôte sa selle ; je ne sors pas pour le moment. »

Le fidèle Knud obéit en hochant la tête. La porte d'Arwed s'ouvrit brusquement, et sa jolie cousine, en habit de chasse, rivalisant de fraîcheur et d'attraits avec la nouvelle aurore, entra dans sa chambre.

« Je vais à la chasse aux ours,

dit-elle d'un ton beaucoup plus gracieux que la veille, voulez-vous m'accompagner, mon cousin?

— Je vous remercie infiniment, je compte rester au château. »

Surprise et presque effrayée d'un froid refus qu'elle n'avait pas jugé possible, Christine recula de quelques pas. « Vous n'aimez peut-être pas ce genre de chasse? » demanda-t-elle enfin avec ironie.

« Je vous demande pardon, mais pas en votre société, cousine.

Soit! il faut convenir.... » Elle s'arrêta, se mordit les lèvres, et retint avec effort les paroles qui étaient prêtes à lui échapper.

« Ose-t-on demander pourquoi, M. le major ?

— Sans indiscrétion, madame la comtesse, je n'aime point à voir les femmes agir en hommes. Une femme qui monte à cheval, chasse et tire avec hardiesse, fait toujours naître en moi un sentiment pénible.

— Voilà, dit Christine piquée, l'orgueil de ces messieurs, qui veulent tenir notre sexe dans un état de faiblesse, afin de le subjuguer plus facilement.

— Malheur à vous, pauvres femmes! dit Arwed en riant; si vous n'aviez pas de plus sûres garanties contre l'abus de notre puissance que les forces physiques, vous seriez partout sous le joug! Mais vous paraissez entière-

ment ignorer où réside la force de votre sexe. Son plus sûr talisman est précisément son caractère féminin, et il fait un triste échange, lorsqu'il l'abandonne pour rechercher la gloire d'un bon chasseur ou d'un hussard. Dompter les chevaux fougueux, poursuivre les hôtes des forêts, est un amusement violent et cruel; un homme peut se le permettre, sans que son caractère en souffre, car la nature l'a formé pour combattre leur puissance par sa force, et leur arracher sa sûreté et sa subsistance. En se livrant à ce plaisir, il remplit le but pour lequel il est né. Dieu a créé la femme pour être la compagne et l'amie de l'homme, pour dompter et ennoblir sa sauvage ru-

desse par sa sensibilité et sa douceur, pour élever et soigner ses enfans en mère tendre et pleine de sollicitudes. »

— Taisez-vous, s'écria Christine avec colère.

— Mais toutes les vertus qui tendent à ce but, continua Arwed en riant et en saisissant les mains de Christine, comme s'il avait craint le destin de Mégret, toutes celles qui ornent votre sexe, se perdent chez une *femme-homme*, et c'est un rare bonheur si elle conserve la pureté de son âme au milieu des dangers auxquels elle s'expose en franchissant la barrière que la nature a élevée entre les mœurs des deux sexes. »

Christine tressaillit. Des lar-

mes inondèrent son charmant visage, et elle arracha avec violence ses mains de celles du jeune homme.

— Qu'avez-vous, ma chère cousine ?

— Arwed, tu me méprises, dit la jeune fille d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Quelle malheureuse pensée ! Celui qui craint le mépris sent qu'il le mérite, et la comtesse Christine ne peut être dans ce cas.

— Vous avez raison, dit Christine avec fermeté ; et soufflant dans son mouchoir, elle le posa sur ses yeux afin d'effacer les traces de ses larmes ; puis elle se mit à la croisée pour rafraîchir

son visage enflammé par l'air frais de la mer.

— Ainsi vous ne voulez pas m'accompagner à la chasse? demanda-t-elle après un instant de silence, comme si rien ne s'était passé entre eux.

— Non.

— Alors je reste aussi. Et appelant un valet par la croisée : allez à la chasse sans moi, je ne me porte pas bien. Elle se jeta sur un fauteuil vis-à-vis d'Arwed.

— Au fond, je désirais seulement causer librement avec vous, dit-elle, et cela peut se faire ici comme ailleurs. Mon père a passé une mauvaise nuit, et il dort encore.

— Eh bien, parlez, dit Ar-

wed en s'apprêtant à l'écouter. Si c'est quelque chose d'agréable, je serai heureux de l'entendre de votre bouche.

— Mais pas précisément de fort agréable, dit Christine en baissant les yeux avec embarras.

— Je devais m'y attendre, les dispositions que vous avez laissé voir jusqu'à présent pour moi n'étant pas très-amicales.

— Tu te trompes, Arwed, tu me juges mal, s'écria Christine en se levant avec vivacité et en lui présentant sa jolie main; mes dispositions à ton égard sont précisément les mêmes que jadis, lorsque nous étions de joyeux enfans et que nous cherchions ensemble des coquillages dans le sable du rivage, et elles



ne changeraient jamais , si tu voulais ne pas en exiger davantage.

— Comment cela , cousine ?

— Soyons francs , mon père te destine ma main , et je dois te la refuser.

— Voilà , sans doute , une déclaration qui n'est pas flatteuse. Cela m'explique votre conduite ; votre froideur provenait de la crainte de mon amour. Mais puisque vous connaissez les projets de votre père, il faut aussi que vous soyez instruite des obstacles qui anéantissent son plan. J'aime une autre femme.

— Je le savais, mais je craignais....

— Que la fidélité du cousin ne pût tenir contre vos attraits.

Ou vous avez beaucoup de va-
nité, ma jolie cousine, ou vous
avez parmi les hommes des con-
naissances qui ne vous ont pas
fait concevoir d'eux une opinion
trop flatteuse.

Un profond soupir s'échappa de
la poitrine oppressée de Christine.

— Eh bien, il faut que pen-
dant mon séjour ici je vous ra-
mène à des sentimens plus favo-
rables envers mon sexe. Tran-
quillisez-vous donc en recevant
l'assurance que les affections de
mon cœur sont engagées pour la
vie, que jamais je ne vous fati-
guerai de mon amour, et que je
repousserai tout projet d'union
entre nous, de façon que la co-
lère de nos pères ne retombera
que sur moi. J'aurai pour vous la

tendresse d'un frère; mais aussi j'userai des droits de parent en vous disant la vérité chaque fois que je croirai qu'elle peut vous être utile; je vous poursuivrai de mes conseils, de mes avis....

— Oui, Arwed, sois mon frère. Ah! pourquoi ne l'as-tu pas toujours été!

— Mais l'amitié d'une sœur ne me suffit pas, il me faut sa confiance. Vous ne pouvez éprouver d'amour pour moi, et j'en suis bien aise, car combien il me serait pénible de repousser non seulement votre main, mais votre cœur! Je ne crois pas cependant que votre froideur s'étende sur tout mon sexe, cela serait encore plus étonnant que votre goût pour la chasse à l'ours.

Non, non, ce cœur est sensible. Vos yeux, qui tour-à-tour brillent d'un feu si vif, ou se voilent de langueur, vous ont trahie auprès de moi. Vous aimez.

— Vous me tourmentez bien cruellement, mon cousin, dit Christine en cachant son visage de ses mains.

— Confiez-vous à moi. Reportez-vous à l'âge heureux où nous partagions tous nos petits secrets, où nous lisions mutuellement dans nos âmes sans contrainte. Laissez-moi encore une fois lire dans la vôtre. Quel est l'heureux mortel qui a su vous toucher?

— Tu le sauras, Arwed, je te le jure, tu le sauras, mais pas

dans cet instant, pas aujourd'hui.

— Et pourquoi pas dans cet instant? ce moment me paraît précisément le plus favorable. Votre cœur est ému et disposé à la confiance; épanchez-le avant qu'un caprice ou une fausse honte ne vous retienne. Nommez-moi celui que vous aimez, et recevez ma parole que je ferai pour l'accomplissement de vos vœux tout ce qu'il me sera possible, car bien certainement Christine n'a pas fait un choix dont elle ait à rougir.

— Plains-moi! s'écria-t-elle en fondant de nouveau en pleurs et en se précipitant hors de la chambre.

« C'est singulier, se dit Arwed en la suivant des yeux; cette jeune fille n'est pas d'accord avec elle-même; la mobilité et la violence de ses sensations le prouvent clairement. Son cœur est atteint d'une blessure douloureuse qu'un seul mot fait saigner. Malheur à cet être angélique, si cette blessure est l'ouvrage de Mac Donalbain.

CHAPITRE XII.

Bientôt Arwed fut habitué à son exil de Gyllensteen. De nombreuses excursions dans les en-

virons, excursions qui, sous le prétexte de la chasse, lui permettaient d'admirer dans la solitude les beautés de la nature ou de se livrer en liberté à ses sombres rêveries, remplissaient sa journée; le soir on se réunissait pour faire une lecture en commun, ou bien Arwed faisait une partie d'échecs avec le comte, qui aimait ce jeu avec passion. Mégret, qui avait déjà demandé deux prolongations de congé, n'était toujours occupé que du soin de plaire à Christine, et supportait avec la patience d'un saint les nombreux caprices de la bizarre jeune fille. Aussi était-il resté à-peu-près le seul à Gyllensteen qui eût à en souffrir. Car Arwed fidèle au rôle de

frère, ne ménageait pas sa charmante sœur, et lorsqu'elle se livrait encore parfois avec lui à son humeur fantasque, il la reprenait avec un calme et une gravité qui la mettaient au désespoir. Ces petites altercations finissaient ordinairement par les pleurs et les excuses de Christine, dont le repentir était souvent exprimé avec tant de passion, que le souvenir seul de Géorgine et l'assurance que Christine aimait ailleurs, pouvaient tranquilliser le cœur de l'ardent jeune homme et lui conserver le sang-froid nécessaire. Les visites fréquentes de Mac Donalbain au château semblaient exercer sur les sentimens de la jeune fille un empire

tyrannique. Gênée et contrainte en sa présence, elle tombait, après son départ, dans un profond accablement, dont elle ne sortait que pour tourmenter par ses caprices ceux qui voulaient bien les supporter. Elle mettait beaucoup de soin à cacher à son père la situation de son âme, et celui-ci s'apercevait à la vérité quelquefois que tout n'allait pas autour de lui comme il l'aurait souhaité; mais les nombreuses occupations que lui donnaient ses fonctions de gouverneur, ne lui permettaient pas de jeter des regards attentifs sur l'intérieur de sa maison et sur le cœur de sa fille. Quoique Christine n'eût encore fait à Arwed aucune confidence qui

l'obligeât à garder ses secrets, il n'osait, de son côté, faire part de ses observations au comte.

L'été les avait trouvés dans cette situation, lorsqu'un soir à souper, en présence de Mégret et de Mac Donalbain, le gouverneur demanda à Arwed s'il ne voulait pas voir une merveille de la nature, pour laquelle Charles XI n'avait point dédaigné d'entreprendre un long voyage.

Arwed assura que la contemplation des œuvres sublimes du Créateur était pour lui la plus délicieuse jouissance, et que les plus magnifiques ouvrages des hommes n'étaient, en compa-

raison, qu'un spectacle digne de mépris.

« Les Lapons de Tornéa, dit le gouverneur, m'ont accablé de plaintes, dont les principaux objets sont la conduite des receveurs des impôts et les excès de tout genre auxquels se livrent les Finnois, qui, sous prétexte de la chasse, se répandent de tous côtés. Comme ma goutte m'a enfin abandonné, je veux faire moi-même le voyage de Tornéa pour rechercher et pour punir, et j'ai choisi pour cela le jour le plus long de l'année. A cette époque, la Cour de justice et le marché annuel rassemblent à Tornéa tous les habitans des environs, et nous pourrons en

même-temps jouir du spectacle étonnant d'une journée à la fin de laquelle le soleil ne se couche point.

— Je vous remercie d'avance du plaisir que vous allez me procurer, » dit Arwed. Et Christine demanda avec embarras : « Serai-je aussi du voyage, mon père ?

— Si tu le désires, et que tu ne préfères pas rester au logis. Depuis long-temps nous sommes devenus un peu étrangers l'un pour l'autre, sans que je puisse deviner qui en est la cause. »

Christine jeta un regard triste et suppliant sur son voisin Mac Donalbain, et Mégret demanda vivement la permission d'être du voyage.

« Votre société m'est toujours agréable, dit le comte. Et vous, sir Mac Donalbain, voulez-vous aussi être de la partie? Quoique votre patrie soit riche en merveilles, vous n'avez pu y voir celle-ci. La Scandinavie est le seul pays de l'Europe qui nous la fasse voir, si ce n'est la triste Islande, que j'ai peine à compter parmi notre partie du monde.

— J'ignore le jour que vous avez fixé pour ce voyage.

— Demain, à la pointe du jour.

Mes affaires s'opposent à un départ aussi précipité; mais je ferai tous mes efforts pour les expédier promptement, et pouvoir vous rejoindre à Tornéa.

— Vos affaires doivent être

d'une singulière nature, observa Mégret, puisqu'elles vous empêchent de nous accompagner, et vous permettent cependant de nous rejoindre au but du voyage.

— Je ne crois pas, M. le colonel, s'écria Mac Donalbain en s'inclinant vers le railleur, et en lui lançant des regards furieux, que j'aie des comptes à vous rendre sur la nature de mes affaires et sur ma manière de les conduire.

— Aucunement, sir Mac Donalbain, répondit Mégret en lui rendant un profond salut; car je ne suis pas un agent de la police de cette province, et je n'ai, par conséquent, aucune mission de m'en enquérir.

— Ciel et enfer! comment en-

tendez-vous cela? » s'écria Mac Donalbain en voulant s'élancer de son siége; mais Christine le retint, et lui adressa tout bas quelques mots supplians.

« N'oubliez pas, Messieurs, dit le comte avec sa voix sonore et forte, que vous êtes tous deux mes hôtes, et qu'il ne vous convient pas de vous quereller sous le toît hospitalier qui vous a recueillis avec amitié. Je vous estime tous deux, et ne voudrais me brouiller avec aucun. Mais je vous prie, et ma prière est juste, de respecter la paix de mon foyer, et de choisir un autre lieu pour épancher votre colère. Cette fois, colonel, vous êtes dans votre tort. Je suis fâché d'être obligé de vous dire que, quoique sir

Mac Donalbain ait relevé votre remarque avec trop de chaleur, vous y avez donné lieu par votre ton ironique. C'est pourquoi vous nous devez, à lui et à moi, de faire le premier pas pour la paix, et vous ne seriez pas mon ami, si vous ne me rendiez raison de la santé de ce noble Écossais, que je vous porte.

L'irascible Français parut vivement combattu entre sa haine pour son ennemi et les ménagemens qu'il devait au père de Christine. Il lançait sur Mac Donalbain des regards de tigre, et celui-ci ne lui en rendait pas de plus doux; il ne pouvait prendre de résolution, et ne refusait ni n'acceptait la coupe que lui présentait le comte.

— Hésitez-vous? demanda le comte avec fermeté. Jusqu'à présent aucun des deux n'a dit à l'autre un seul mot qui pût blesser son honneur; ce n'est qu'un mal-entendu; mais si vous rejetez tout moyen de conciliation, vous prouverez que vous avez cherché avec intention à offenser sir Mac Donalbain, et en ma qualité d'hôte je me croirais obligé de venger l'affront que vous lui avez fait chez moi, comme s'il m'avait été adressé directement.

Mégret prit la coupe. Le maître de la maison, dit-il à Mac Donalbain avec une fureur concentrée, vous a nommé un noble Écossais: comme je n'ai pas l'honneur de vous connaître particu-

lièrement, je me soumets à un témoignage aussi respectable, et bois, dans cette persuasion, à votre santé.

— J'accepte ce toast et le rends avec la même sincérité qu'il m'est offert, répondit Mac Donalbain en vidant son verre.

Le comte se fiant peu à cette réconciliation forcée, et voyant que la colère des deux antagonistes était loin d'être apaisée, observa qu'il était temps de se séparer.

— Comme nous devons partir de bonne heure, dit-il en se levant, vous m'excuserez, nobles hôtes, si je vous quitte de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Afin d'être demain prêt de bon matin, je vais chercher mon lit,

et je vous souhaite une bonne nuit.

— Au lever du soleil, j'aurai l'honneur de vous attendre près de votre voiture, dit Mégret en saluant et en se retirant.

— Comme je suis forcé de partir encore cette nuit pour Arnâs, dit Mac Donalbain, je vais prendre congé de vous; j'espère vous retrouver à Tornéa.

Il sortit en jetant un regard d'intelligence sur Christine, qui le suivit bientôt, et le comte resta seul avec Arwed.

Le comte parut un instant enfoncé dans de profondes réflexions, il se frotta plusieurs fois le front d'un air soucieux; mais les plis qu'il effaçait revenaient sans cesse. Enfin il demanda à

Arwed : Que penses-tu de nos deux hôtes?

— Vous avez dû remarquer depuis long-temps, mon cher oncle, que tous deux me déplaisaient également. Je ne voulais rien dire contre eux, parce qu'ils sont vos amis; mais puisque vous me questionnez, je vous répondrai avec franchise. Je les regarde comme deux loups avides qui se disputent avec fureur un noble cerf. Plaise au ciel que pendant leur combat la pauvre victime s'échappe de leurs griffes, et que les efforts des deux monstres aient été vains!

— Ta comparaison me paraît exagérée, mais cependant tu pourrais bien n'avoir pas entièrement tort. Aussitôt mon retour de Tor-

néa, je prendrai d'autres mesures, il me semble que j'aurais dû le faire plus tôt.

CHAPITRE XIII.

Le soleil du lendemain, à son aurore, trouva tous les habitans de Gyllensteen sur pied, et les voyageurs prêts à partir. Christine, qui avait espéré qu'elle pourrait prendre les devants sur son léger coursier, fut obligée de s'enfermer dans la voiture auprès de son père, qui ne se fiait pas à sa goutte, et son cheval suivit, conduit par un domesti-

que. Arwed et Mégret, accompagnés de leurs valets, escortaient l'équipage, et les voyageurs partirent, se dirigeant vers le nord, ayant le golfe de Bothnie à leur droite et les hautes montagnes de la Laponie à leur gauche. Ils traversèrent les stations de Reygide et de Skellestea, et arrivèrent au petit port de Pitéa, ville plus misérable encore qu'Uméa, à l'embouchure du Pitéa-Elf. Les chevaux de relais qu'ils y trouvèrent, étaient accompagnés du prévôt de ce cercle et de six dragons destinés à servir d'escorte au gouverneur.

— A quoi bon faire faire cette corvée à ces pauvres gens? dit le comte au prévôt. Je ne sache

pas que la contrée présente aucun danger, et je n'ai pris aucune escorte d'Uméa ici.

— Depuis quelque temps une bande de brigands s'est fixée dans ce pays, répondit le prévôt. Quelques entreprises importantes, conduites avec adresse et audace, nous ont inquiétés, et hier un voyageur a été trouvé assassiné sur la grande route de Tornéa entre Luléa et Pitéa.

— Et n'avez-vous fait aucune tentative pour découvrir les traces de ces misérables? demanda le gouverneur mécontent. Partout où les employés de la police remplissent leur devoir, de semblables criminels ne peuvent se soustraire long-temps à l'autorité.

— La nature du pays facilite

la fuite des bandits et rend leur poursuite difficile. Les habitans des fermes et des petits bourgs n'osent attaquer un seul de ces voleurs, parceque leur isolement leur fait craindre la vengeance de la bande, qui se compose de plus de trente malfaiteurs. Leur chef se fait nommer Naddok le Noir, et ne se montre jamais qu'avec un visage noirci. Son audace le rend redoutable, et les habitans du pays fuyent à son nom seul.

— Il faut que vous agissiez contre eux avec vigueur. Ecrivez au prévôt d'Uméa, et demandez-lui, en mon nom, de vous envoyer autant de monde qu'il pourra. Jusques-là gardez vos dragons, ils n'ont pas besoin de

nous accompagner. Nous sommes nombreux et bien armés. Si les bandits nous attaquent, ils s'en trouveront plus mal que nous.

Il monta en voiture, et le cortége partit. Il passa à côté de la petite ville de Luléa, près de laquelle le grand et le petit Luléa, après avoir réuni leurs flots, se jettent ensemble dans la mer, jusqu'au-delà de Runéa, où le golfe de Bothnie fait un coude qui oblige la route de tourner vers l'est. Jusques-là rien n'avait justifié les craintes du prévôt, et les précautions des voyageurs, qui avaient marché sans se séparer, se ralentirent. Mégret, que Christine avait raillé avec amertume en lui disant que la

crainte, et non le désir de la protéger, le retenait près de la portière, s'éloigna au galop avec colère, et Arwed, afin de se livrer en liberté à ses réflexions, prit un petit sentier qui conduisait aussi vers le nord, en traversant un bois de sapins. Il suivait cette route depuis une heure, lorsqu'il entendit dans l'éloignement une voix qui appelait au secours. Il donna des éperons et vola du côté d'où partaient les cris. Là, il vit Mégret qui se débattait contre quatre drôles de mauvaise mine, dont l'un avait saisi les brides de son cheval.

« N'importe que ce soit un semblable homme, il faut le secourir, se dit Arwed. » Il s'élança vers le lieu du combat, un pis-

tolet d'une main et son épée nue de l'autre. Au bruit du galop d'un cheval, les bandits se retournèrent, et Mégret profita de ce moment pour se dégager et s'éloigner à toute bride.

Furieux de ce que leur victime leur est échappée, ils tombent sur Arwed ; celui-ci tire et manque. Assailli de toutes parts, il a peine à se défendre avec sa seule épée et en faisant faire de vigoureux bonds à son cheval ; mais les voleurs paraissent très-exercés dans ce genre de combat et l'attaquent de concert. Il calcule qu'en faisant rapidement tourner son cheval vers la droite, il peut s'échapper des mains de ces meurtriers; mais deux hommes, paraissant appartenir à la

bande, s'avancent de ce côté, dirigeant leurs fusils sur lui.

« J'aurais sans doute désiré une mort plus glorieuse, se dit Arwed prêt à succomber. Dans cet instant, un grand bel homme, en costume de chasse, sort du taillis. De son chapeau retombe une grande plume rouge; son visage est noir comme celui d'un nègre. D'une voix forte il adresse avec colère, aux bandits, quelques paroles dans un langage sauvage et incompréhensible, et ils disparaissent dans le bois. Le maure fait signe à Arwed de s'éloigner.

« Grand merci, M. le capitaine, » lui crie celui-ci, et mettant son cheval au galop, il va rejoindre la grande route.

A une petite distance du lieu du combat, il rencontra Mégret suivi des valets. « Vous voilà! s'écria Mégret hors d'haleine. J'aurais été au désespoir qu'en me secourant il vous fût arrivé malheur.

— Dieu soit loué! Arwed, tu vis! cria Christine qui arrivait sur son rapide coursier, et ses yeux bleus, si expressifs, lancèrent des regards si doux sur le jeune homme, qu'il sentit battre son cœur.

— Vous voyez, M. le major, dit Mégret d'un ton caressant, avec quel empressement chacun court à votre secours.

— J'en suis très-reconnaissant, colonel; mais les secours seraient arrivés trop tard, si je n'avais eu

le plaisir de faire la connaissance de Naddok le Noir. Ses ordres ont éloigné les assassins. Sans lui, vous n'auriez probablement trouvé que mon cadavre.

— Certes, observa Christine avec indignation, c'eût été payer bien cher le salut d'un homme qui abandonne son sauveur au milieu d'un danger dans lequel celui-ci ne s'est précipité que pour le secourir! »

Mais Mégret n'entendit pas cette réflexion mortifiante. Dans cet instant il accablait Arwed, avec une vivacité singulière, de questions sur la personne du chef de bandits.

— C'est un grand bel homme, raconta Arwed, à peu près de la taille de Mac Donalbain, en cos-

tume de chasse, avec le teint d'un nègre.

— Mais les traits de son visage, n'avez-vous remarqué aucune ressemblance?

— Vraiment, répondit Arwed en riant, je ne me suis pas arrêté à considérer cette face noire. Je ne songeais qu'à m'éloigner au plus vîte, ce que vous concevrez sans peine, puisque vous aviez déjà pris le large bien avant moi.

— Vous auriez dû lui tirer un coup de pistolet, reprit Mégret avec feu, nous saurions à présent à quoi nous en tenir.

— Dans l'instant où il me sauvait la vie, colonel? Ce n'est sans doute pas sérieusement que vous parlez.

— La comtesse tombe, cria le

vieux Knud, » et approchant son cheval de celui de Christine, il reçut dans ses bras la jeune fille évanouie.

« Évanouie? dit Mégret avec ironie. Une semblable héroïne dans une aussi mince circonstance! Il y a là-dessous une cause secrète. Mais cette cause est-elle là sur la route, ou là-bas dans la forêt?... Voilà où gît la question. »

Arwed, surpris des paroles de Mégret, qui, pour lui, n'avaient aucun sens, aida Knud à soutenir Christine, et ils avancèrent ainsi lentement jusqu'à la voiture dont le comte faisait dételer les chevaux pour envoyer le cocher au secours.

« Le ciel en soit loué! cela

n'est pas nécessaire, » s'écria-t-il en voyant Arwed. Il serra la main de son neveu, et dans l'effusion de sa tendresse l'appela son cher fils.

« Nous vous amenons une malade, » dit Arwed, et, soulevant Christine dans ses bras, il la déposa sur le gazon.

« Rien n'a pu la retenir, il a fallu que je la laissasse partir. Elle n'a que ce qu'elle mérite, et je suis ravi que la folle éprouve aussi ce que c'est qu'une faiblesse. »

Dans ce moment, Christine ouvrit les yeux; ses regards s'arrêtèrent sur Arwed avec l'expression d'une joie indéfinissable; puis tout-à-coup elle tressaillit, de même que si une terreur

subite s'emparait de son âme. La frayeur et l'horreur bouleversèrent ses traits charmans, et elle cacha son visage sur le sein de son père surpris.

CHAPITRE XIV.

Le soleil de la plus longue journée de l'année brillait à l'horizon, lorsque le gouverneur atteignit le but de son voyage, Tornéa, la plus maussade des petites villes de la Bothnie occidentale, aux limites de la Bothnie orientale, sur le Delta que forment les eaux réunies des

Tornéa et Maonio - Elf, qui se partagent de nouveau avant de se jeter dans la mer. La ville, avec ses tours, ses grandes maisons de commerce et les avenues qui la précèdent, éclairée des rayons du soleil, offrait cependant un aspect assez agréable. Dans l'intérieur semblaient s'être assemblés tous les Lapons de la province, et les rues du marché se trouvaient encombrées d'une foule innombrable et bruyante, qui arrivait de toutes parts pour exposer ses griefs, payer les impôts, vendre, acheter et jouir du plaisir de faire partie d'une aussi belle réunion. Les Finnois d'origine, avec leurs figures jaunes, plates et rechignées, leurs yeux d'un gris foncé, leur barbe clair-

semée et leurs cheveux d'un rouge brunâtre, vêtus de leurs longues jacquettes, de leurs bonnets à dôme et de leurs demi-bottes; et les effrayans petits Lapons, avec leur visage large et brun, leur énorme bouche, leurs habits de peau descendant presqu'aux genoux, leurs petits bonnets et leurs sandales à boucle, échangent gaîment entr'eux du bétail, du gibier, des peaux d'ours, des poissons salés et des fromages de rennes, des ouvrages en bois découpé, et de la farine de pinastre. Ici, la femme d'un pauvre pêcheur lapon s'écartait avec respect pour faire place à la renne sur laquelle l'épouse d'un riche Lapon des montagnes se promenait avec

orgueil; là se pavanait une jeune fille de la classe bourgeoise dans sa fine robe de drap, ornée depuis la ceinture jusqu'en bas de boutons d'argent, et serrée dans un corsage couvert d'ornemens et d'épingles d'argent. Au-dessus de ces petites figures paraissait de temps en temps la haute taille et la tête blonde d'un Suédois, qui errait, comme un géant, au milieu de ce monde de pygmées.

Les voyageurs mirent pied à terre devant la maison du prévôt. Le gouverneur se lança de suite dans le tourbillon des affaires qui, semblables aux vagues poussées par la tempête, l'assaillirent avec fureur. Mégret, en jurant entre ses dents, se mit

à chercher Christine, qui, dès le moment de leur arrivée, avait disparu, et Arwed resta devant la porte, s'amusant à considérer cette foule agitée. Tout-à-coup il s'éleva au milieu du marché un tumulte extraordinaire. De toutes parts retentirent des cris parmi lesquels Arwed distingua enfin les mots : *Arrêtez-le*. Dans cet instant un chasseur s'élança vers la maison du prévôt, passa près d'Arwed avec la rapidité de l'éclair, faillit le renverser en le poussant, et entra dans la grande salle d'audience du gouverneur. Pendant qu'Arwed surpris suivait le chasseur des yeux, un bialansmann, ou chef de Lapons, arriva hors d'haleine par le même chemin. Une douzaine de

Lapons, armés de bâtons et de piques, le suivaient. Le bialansmann regarda le grand guerrier suédois avec toute l'humilité d'un opprimé qui aborde son oppresseur, et ôtant vite son bonnet, il lui demanda du ton le plus respectueux s'il ne savait ce qu'était devenu l'homme qui venait d'entrer dans la maison.

Impossible! s'écria-t-il, lorsqu'Arwed lui eut désigné la salle d'audience. Comment le fin renard se serait-il jeté dans les griffes du chasseur? Non que je veuille en rien douter de la véracité du signe de votre main, très-noble seigneur; mais il faut que Enontekis se soit trompé en prenant cet homme pour celui que nous cherchons.

— C'est bien lui-même, répondit un des lapons. Je n'ai que trop bien retenu les traits de son visage, et je le reconnaîtrais entre mille.

— Il faut donc prendre un parti courageux, dit le bialansmann d'un ton très-peu résolu, et présenter votre plainte au gouverneur. Viens avec moi, Enontekis, expliquer ton affaire, et vous autres gardez la porte afin que l'animal carnassier ne puisse nous échapper.

Les deux Lapons entrèrent dans la salle d'audience, et Arwed, poussé par la curiosité, les suivit. Le premier objet qui frappa ses regards, fut le chasseur en question, qui, monté

sur l'estrade, causait familièrement avec le gouverneur. Alors seulement il reconnut Mac Donalbain. Pendant qu'il s'efforçait en vain de trouver la clef de cette énigme, le bialansmann trop circonspect pour s'oublier au point de parler haut dans ce sanctuaire, se querellait en pantomime très-animée avec son compagnon : il niait ; celui-ci soutenait, cependant avec un reste de crainte et d'incertitude. Enfin le bialansmann prit la hardiesse de s'approcher, à pas de loup de l'estrade, et de tirer tout doucement le prévôt par la manche.

« Avec votre permission, très-redouté seigneur, lui demanda-t-il tout bas, ce grand monsieur

fait-il partie de la société du gouverneur?

— Il paraît, car M. le comte vient de l'engager à dîner avec lui.

Dans cet instant le comte serra affectueusement la main de l'Écossais, et le Lapon effrayé sauta en arrière.

« Vois-tu que tu n'es qu'un aveugle? dit-il d'une voix tremblante au bon Enontekis. Grand Dieu! que de désagrémens pouvait m'occasioner ma précipitation! Poursuivre comme un criminel l'ami de notre haut et puissant gouverneur! heureusement que ces messieurs ne nous ont pas aperçus, nous allons nous retirer bien tranquillement.

Et il emmena avec une in-

quiète précipitation son compagnon, qui faisait une faible résistance. Sur ces entrefaites, Mac-Donalbain quitta le comte et passa près d'Arwed en le saluant poliment, mais sans s'arrêter. Celui-ci le suivit jusqu'à la porte de la chambre. Il vit Mac-Donalbain jeter un regard sauvage sur la place couverte de monde; puis tournant à droite, il voulut sortir par la porte de derrière donnant sur les jardins; là, il se trouva en présence du Bialansmann en dispute avec le pauvre Enontekis, qu'il ne pouvait encore convaincre de son erreur. Le cortége armé, présentant un aspect peu redoutable, les entourait. Mac-Donalbain observa ce groupe un instant, et ce mo-

ment lui suffit pour se décider ; il s'approcha brusquement de ceux qui l'avaient poursuivi.

« Hors du chemin, lapons, » s'écria-t-il d'une voix tonnante ; et les repoussant à droite et à gauche, il traversa cette foule craintive et sortit.

« Cette conduite est bien impolie, monsieur le Suédois, » lui cria le Bialansmann effrayé d'une voix sourde, lorsque Mac-Donalbain fut bien loin. « Nous » ne nous appelons d'ailleurs » point lapons, mais samolas. » C'est ainsi que nous nomment » nos ennemis, lorsqu'ils veulent » nous offenser ; mais nous autres » pauvres gens, ne trouvons nulle » part de la justice sur cette mi- » sérable terre, et nous sommes

» obligés de tout souffrir jusqu'à
» ce que nous comparaissions en-
» semble au tribunal éternel. »

La voix du petit homme s'é-
teignit par degrés, et il se retira
en larmoyant. Enontekis le suivit
en pleurant, et les douze guer-
riers se glissèrent après eux en
s'essuyant les yeux et en étouffant
leurs sanglots.

« Que peut signifier tout cela ? »
se demanda Arwed, en rentrant
dans la salle.

« Sir Mac-Donalbain paraissait
vous chercher d'un air bien em-
pressé, » dit-il au comte. « Avait-
il donc quelque chose d'impor-
tant à vous dire ? »

— « Pas ; que je sache ; il ne
» s'est arrêté qu'un moment pour
» me saluer à Tornéa, suivant sa

» promesse. Il n'a pu accepter mon » invitation pour le dîner, parce » qu'il a promis de se joindre à » une partie de chasse. »

« Mac Donalbain a-t-il été ici? demanda Mégret en arrivant avec empressement. »

« Dans l'instant, répondit Arwed, et il ne peut encore être bien loin. Que lui voulez-vous? »

« Un grand nombre de Lapons armés de piques et de bâtons parcourent les rucs de Tornéa en cherchant un chasseur, qui, d'après leur description, doit être Mac Donalbain, et j'éprouverais un grand plaisir, si je pouvais le présenter à ces bonnes gens afin de savoir au juste ce qu'ils lui veulent. »

« Nous le trouverons peut-être

encore au jardin, dit Arwed, et Mégret l'y suivit en grande hâte; mais le jardin était désert. « Incroyable! dit le prévôt, qui les avait rejoints. »

« La porte qui donne sur la campagne était fermée, et j'ai la clef dans ma poche. »

« Pas si incroyable que vous pensez, » observa Mégret en montrant un espalier dont les bourgeons fraîchement écrasés prouvaient clairement qu'on venait d'escalader la muraille.

« Pardon, monsieur l'officier, reprit en gémissant le prévôt. Cela est encore bien plus incompréhensible, car quelle cause aurait pu obliger ce monsieur à sortir par là en me causant un aussi grand dommage? »

—« Cela, monsieur le prévôt, serait la chose du monde la plus simple, si mes conjectures sont justes. »

« Comment cela? demanda Arwed. » Mais Mégret absorbé dans la contemplation de l'espalier, ne l'entendit pas. « Ainsi le renard m'est échappé, murmura-t-il entre ses dents; mais sur mon honneur, s'il tombe encore une fois entre mes griffes, il est perdu. »

CHAPITRE XV.

Les impôts étaient perçus, les Finnois et les Lapons avaient terminé leurs échanges, et retournaient avec gaité et courage à la chasse, à la pêche, leurs occupations ordinaires. Le soleil descendait de l'horizon, et le tumulte du marché s'apaisait peu à peu.

« Mes affaires sont achevées, dit le gouverneur à son neveu ; le moment de considérer le phénomène en l'honneur duquel nous avons fait le voyage ap-

proche. Cherchez Christine : nous sortirons bientôt. »

Arwed parcourut la maison, le jardin, la ville entière, sans découvrir de traces de Christine. Il revenait mécontent de l'issue de ses recherches, et près de la maison il rencontra la petite fille du prévôt.

« Ne saurais-tu m'indiquer, mon enfant, où je pourrais trouver la fille de M. le gouverneur ? » lui demanda-t-il.

La petite le regarda d'un air de finesse et d'intelligence : « Sans doute, mais je ne sais si je l'ose ?

— Sur ma responsabilité, tu le peux, assura Arwed en riant ; je suis un envoyé de son propre père.

— Ce n'est pas là une raison : les pères ne doivent pas tout savoir. La comtesse m'a dit que si un grand et beau monsieur en habit vert s'informait d'elle, je devais le lui amener. Vous êtes bien grand et beau, mais l'habit vert manque.

— Qui sait s'il se laissera voir de sitôt ? Mène-moi toujours auprès d'elle ; il faudra que pour aujourd'hui elle se contente de l'habit bleu.

— Eh bien, à vos risques et périls ! » s'écria l'enfant ; et, sautant joyeusement devant lui, ils traversèrent quelques petites rues, des cours et des jardins, et arrivèrent dans la campagne. Elle lui indiqua un endroit où

les eaux du fleuve, dorées par les rayons du soleil couchant, brillaient parmi les arbres.

« Là, dans ce taillis, près du rivage. Grand bonheur, M. l'officier! » et elle retourna à la ville en courant.

« Ainsi, même sous les glaces du pôle, se dit Arwed, tous les cœurs s'intéressent aux affaires des amans et s'occupent de celles des autres lorsqu'ils ne peuvent en avoir à eux. » Il s'approcha du bouquet d'arbres, et fut fort surpris lorsqu'il y vit, au lieu de Christine, une paysanne finnoise qui, le dos tourné vers lui, était assise près du rivage. Mais les boucles dorées et l'attitude pensive de la Finnoise décelèrent bientôt le travestisse-

ment, et il écarta doucement le feuillage pour épier la jolie cousine de plus près.

Celle-ci s'aperçut, au léger bruissement des feuilles, que quelqu'un était là. Faisant semblant de n'avoir rien entendu, et restant fidèle au caractère qu'elle avait adopté, elle chanta de sa douce voix un air finnois, dont voici le sens :

« Ah! si mon bien-aimé arri-
» vait, s'il paraissait à mes yeux,
» quand sa bouche serait teinte
» du sang des loups, mes baisers
» voleraient à sa rencontre, et
» ma main serrerait la sienne,
» fût-elle entourée de serpents.
» Pourquoi le vent n'est-il point
» animé, pourquoi la voix ne lui
» est-elle pas donnée, afin de

» porter au bien-aimé mes vœux,
» et de servir de messager à deux
» cœurs amoureux ? »

« Pauvre jeune fille ! » se dit Arwed saisi de sombres pressentimens. Puisse l'homme que ton cœur a choisi ne dégoutter que du sang des cruels habitants des forêts, et les serpents de l'enfer ne pas entortiller ces mains que tu serrerais tendrement dans les tiennes. »

Christine, après avoir achevé son couplet, écouta un instant, et dit en se tournant vers les buissons : « Ne plaisante pas plus long-temps, Mac-Donalbain, c'est toi, je reconnais ton haleine.

— L'amour entend tout, mais n'entend pas toujours juste, dit

Arwed en se montrant. Ce n'est que l'haleine de l'insignifiant cousin. »

« Dieu! qu'ai-je fait? » s'écria Christine en cachant son visage de ses mains.

« Vous avez perdu le secret que vous vouliez me confier. Ce que je sais, je le dois au hasard, non à votre confiance.

« Pourrais-tu t'en faire une excuse pour me trahir? » dit la jeune fille en fixant ses regards perçans sur Arwed, comme pour lire jusqu'au fond de son âme.

« Ai-je l'air d'un traître? mais la certitude de ce que je n'avais que conjecturé me donne le droit d'user du titre de frère que vous m'avez accordé, en vous avertissant de vous défier

de cet écossais, qui, d'après la supposition la plus favorable, n'est qu'un aventurier. Quand les habits que vous portez dans ce moment seraient ceux de votre classe, une union avec lui vous ferait peu d'honneur. Mais la comtesse de Gyllenstierna entacherait à jamais son nom et son rang, en se jetant dans les bras d'un semblable vagabond.

— Eh bien ! je foulerai aux pieds rang et nom, et je conserverai le costume qui me rapproche de lui et sous lequel il m'est permis de l'aimer.

— Les choses en seraient déjà venues à ce point, cousine? Cette mascarade a donc un but secret, et vous avez voulu tout au moins essayer comment vous siérait

cet habit, si vous l'adoptiez pour toujours. Cela est trop fort, et je crois de mon devoir d'en prévenir votre père.

Christine regarda le jeune homme d'un air sombre et égaré, et s'élança sur une masse de rochers qui s'élevait à une grande hauteur et dominait le torrent. « Ta parole, Arwed, que tu ne me trahiras pas, ou je me précipite dans les flots.

— Quelle fureur te possède? s'écria Arwed en voulant s'élancer après elle pour l'arracher de ce lieu dangereux.

« Arrête, Arwed; si tu avances d'un seul pas, ce froid tombeau va m'engloutir, j'en jure par les cendres de ma mère! Que m'importe de quitter un monde dans

lequel il n'est plus de bonheur pour moi!

— Eh bien, reçois ma parole d'honneur, et descends.

— Je te remercie : tu es un Gyllenstierna, et ta parole est sacrée; maintenant pas un mot de plus sur cette terrible scène. Allons rejoindre mon père. Mon déguisement est une plaisanterie concertée entre nous deux, me comprends-tu?

— Que trop bien! Et douloureusement affecté des nuages sombres qui s'amoncelaient sur la tête de la pauvre égarée, et du rôle de confident qu'elle l'avait forcé d'accepter, il donna son bras à la belle finnoise, et tous deux regagnèrent la ville dans un profond silence.

CHAPITRE XVI.

La société s'était rassemblée, à dix heures d'une nuit qui ne s'obscurcissait pas, dans l'église de Tornéa. Près de l'autel, le gouverneur lisait avec attention l'inscription qui rapporte en lettres d'or les observations que fit Charles XI dans la nuit de 1694 sur le soleil de minuit de cette zône. Le pasteur montrait à Christine les médailles qui avaient été frappées pour cette circonstance, et Arwed lut par dessus son épaule l'exergue : *soli in occiduo sol obvius alter* : et

remarqua que cette sentence lui paraissait une métaphore un peu trop orientale pour un Charles XI.

« Charles XI, dit Mégret, laissa à son fils un trône établi sur des bases solides et respecté au dehors, des finances en bon état, et nombre de provinces florissantes. Quel bonheur pour la Suède, si son fils se fût contenté de la gloire de conserver intact l'héritage de son père! »

Le gouverneur et son neveu se retournèrent en même-temps, pour défendre la mémoire révérée de leur roi contre l'étranger qui l'attaquait; mais le pasteur ne leur en laissa pas le temps, et entraîné par l'habitude de parler en ce lieu, et

inspiré par un sujet aussi intéressant pour lui, il prit la parole :

« Le jugement que vous portez de notre Roi est aussi injuste que sévère. Vous oubliez que ses premières guerres ne furent qu'une défense légitime; que ses victoires, qui ont fait la gloire de la Suède, l'ont enveloppé dans des relations qui ont causé tous les malheurs qui sont venus l'accabler. Vous le jugez d'après l'état dans lequel il a laissé son royaume lorsque Dieu le retira à lui dans sa colère, et vous ne songez pas à ce que la Suède serait devenue, si le temps de faire son bonheur lui avait été accordé. Il n'est, hélas! que trop vrai que ce pays est au comble du mal-

heur ; mais loin de nous l'odieuse pensée d'en rejeter le blâme sur notre grand Roi. Reportons nos malédictions sur la tête du misérable qui a tranché le cours de cette glorieuse carrière devant Frédérik-hall. C'est à lui, à lui seul que nous devons nos malheurs ; et puisse tout le sang et toutes les larmes versés depuis cette nuit funeste et qui couleront encore, se former en torrent qui par sa force l'entraîne aux enfers ! »

« Vous appartenez donc aussi à cette classe de gens, » dit Mégret avec ironie, « qui, par amour pour le romantique et le monstrueux, ne veulent pas souffrir qu'un personnage important périsse autrement que

par un meurtre? D'après la témérité avec laquelle le Roi s'approchait des feux ennemis, il eût été beaucoup plus étonnant qu'il n'en eût pas été atteint, et les boulets volaient autour de lui, de façon qu'il eût fallu un miracle pour le sauver. »

« J'ai ma ferme conviction, » s'écria le pasteur avec indignation; « et ni les railleries, ni les raisonnemens ne pourront l'ébranler. Que le Dieu qui sonde les cœurs et les reins prononce l'arrêt du meurtrier, le punisse ici-bas par le ver rongeur qui ne meurt jamais, là-haut par les feux qui ne s'éteignent jamais. Amen. »

« Vous avez pâli, colonel? dit Arwed en regardant fixement

Mégret ; êtes - vous indisposé ?

—J'avais très-chaud en entrant dans l'église, répondit-il à voix basse en posant sa main sur son front, et il fait très-froid sous ces édifices voûtés. J'éprouve un malaise que le grand air dissipera. »

Il s'éloigna d'un pas chancelant. Tous le suivirent des yeux avec étonnement, puis se regardèrent les uns les autres, cherchant à deviner ce qu'ils en pensaient : un long silence succéda.

« Plairait-il à votre excellence, dit enfin le pasteur au gouverneur, de monter sur la tour pour observer de là, à l'exemple de Charles XI, le singulier cours des astres ?

— Je vous remercie, pasteur.

Je me suis déjà choisi sur terre un observatoire, où nous jouirons bien mieux des beautés de la nature que sur une aussi grande élévation, et vous me feriez plaisir si vous vouliez être des nôtres. »

Le pasteur accepta la proposition. Ils quittèrent l'église et la ville sans avoir retrouvé Mégret. Ils montèrent dans un bateau qui les attendait, et qui les conduisit dans une île située vis-à-vis de Tornéa.

Une seule maison, formée de quelques planches et un moulin à vent, s'élevaient au centre de cette île. Les voyageurs s'assirent sur le rivage, le visage tourné vers le soleil, et goûtè-

rent en silence l'aspect également attirant et repoussant qu'il leur présentait.

Autour d'eux s'étendaient les flots paisibles du Tornéa et du Maonia, éclairés par les rayons rougeâtres du soleil, et quelques bateaux de pêcheurs glissaient doucement sur les eaux limpides, que bordaient des rivages couverts de bouquets d'arbres. Au milieu, se présentaient la ville et ses tours, se reflétant dans l'onde; au fond, des montagnes nues et sombres s'entrelaçant en chaîne, de manière à cacher les ouvertures par lesquelles les flots se jettent dans la mer; au bas de l'horizon, derrière la ville, le soleil nocturne dont les rayons ne perçaient qu'avec peine les nuages que le

vent du soir avait amoncelés, comme précurseur d'une nuit qui ne devait pas venir. Cette clarté faisait éprouver un sentiment pénible, car le globe brillant semblait avoir perdu sa force vivifiante, et ne jetait qu'un pâle éclat sur la terre et sur les eaux. Un silence de mort régnait dans toute la nature. Les moulins de Tornéa étaient arrêtés, ainsi que celui de l'île; les oiseaux, qui ne pouvaient reconnaître cette journée, goûtaient le repos de la nuit, et ce qu'on voyait ressemblait moins à une réalité qu'à un tableau vu dans un miroir magique et éclairé par un soleil enchanté auquel manquait la vie. Dans ce moment, l'horloge de Tornéa sonna la douzième heure,

et les sensations de tous les spectateurs s'exhalèrent en profonds soupirs.

» Oui, » s'écria le pieux pasteur, « les œuvres du Créateur sont sublimes, et l'admiration qu'elles causent est un sentiment délicieux! »

J'admire aussi Dieu dans les merveilles effrayantes de la nature, dit Arwed; « mais j'avoue avec franchise, qu'une nuit paisible et sombre, éclairée seulement du doux éclat des étoiles, parle plus à mon âme que ce jour singulier. Un soleil qui s'abaisse sans cesse pour disparaître et qui ne disparaît jamais, mais lutte toujours entre la vie et la mort, ne présente pas un aspect agréable. »

« C'est une image de notre malheureuse patrie, » dit le gouverneur. »

« Et de ma vie, » ajouta d'une voix presque inintelligible Christine, en appuyant son visage couvert de larmes sur l'épaule d'Arwed.

Dans cet instant un bateau partit de Tornéa et se dirigea vers l'île, Mégret en descendit : « Voici des dépêches d'Uméa : le courrier paraissait pressé, c'est pourquoi je vous les apporte moi-même. »

« Ce n'est sans doute rien d'heureux, » dit le gouverneur inquiet, en brisant promptement le cachet. »

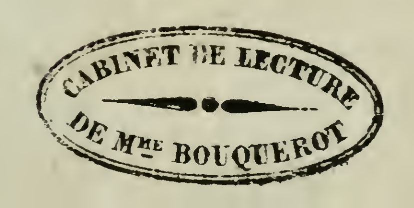
« Comme je le présumais. Partons, il faut que nous repre-

nions encore cette nuit la route de Gyllensteen. »

« Pour Dieu, mon père, qu'est-ce ? » demanda la mâle Christine, effrayée du saisissement de son père, avec toute la sollicitude de son faible sexe.

« Les Danois sont entrés à Rahuslehn, les Russes ont abordé dans Dupland. Si Dieu n'opère des miracles, la Suède est perdue. Partons. »

FIN DU SECOND VOLUME.



bois de Meudon et de Saint-Cloud, sous l'ombrage des chênes de Vincennes, je ne cesse de faire des vœux pour Leurotas et le Céphise, et de m'écrier : ô Sparte! ô Athènes! villes sacrées, patrie de Socrate et de Lycurgue, quand serez-vous libres? Quand pourrai-je traverser les mers qui ont gardé un précieux souvenir du passage de Virgile, d'Horace, de Cicéron et de tant d'autres grands hommes, aborder enfin vos terres inspiratrices, fouler d'un pied respectueux la cendre des héros, respirer l'air des Thermopyles et interroger avec l'orgueil d'un citoyen libre et instruit, le génie et la liberté des temps antiques et des temps modernes? Car il est écrit au ciel et dans tous les cœurs des hommes indépendans et lettrés, que l'heure ché-

rie s'approche où vous allez redevenir grands, où le flambeau du génie étincelant de nouveau au sommet du Parthénon, servira encore de fanal à tout le globe.

Un simple citoyen, sans puissance, sans armées, sans trésors, ne peut, dans sa pensée éminemment noble, que former de brûlans désirs pour le rapide accomplissement du bonheur de la Grèce; mais vous, autocrate de toutes les Russies, vous pouvez davantage, vous, prince déjà célèbre par vos aïeux, par Pierre, par les deux Catherines, célèbre par la lutte que vous avez soutenue contre le plus grand génie du siècle et le premier conquérant des temps modernes, il vous appartient, si vous le voulez, de le devenir encore plus. L'univers a les yeux attachés sur

vous; il attend en silence votre détermination. Appuyé sur une des frontières du monde, d'où se sont élancées tant de nations innombrables qui ont vaincu le peuple-roi et foulé avec dédain les marbres du capitole, encore souillés de la poussière que traînaient leurs pieds sauvages, que ne touchez-vous de votre sceptre l'autre borne qui est devant vous! Tout est prêt, tout est mûr pour grandir et consolider à jamais votre renommée; le destin vous livre les plus beaux faits qui puissent éterniser un souverain, et la gloire n'attend que le moment où vos armées seront aux prises avec les faibles soldats de Mahomet, pour s'élancer dans le monde et dire jusqu'aux lieux les plus déserts : Deux Alexandre immortels ont existé, tous deux ont été surnommés